

Légèreté du matin dans la forêt tropicale .

La grande chaussée d'Angkor ~~(Vhat)~~ est constellée de taches jaunes. Les pierres ne sont pas encore de la lumière condensée, mais cette matière rose et grise qui porte la marque de toutes les pluies qui depuis dix siècles sont tombées. Les choses dans cette demi-lumière qui les pénètre semblent vivre pour elles tandis qu'à peine s'en sera emparé le soleil, ce ne sera plus que pour lui et qu'en lui qu'elles vivront . Il y a une absorption pendant les heures brûlantes de toute la terre dans la lumière et ~~ni les êtres ni les choses ne sont~~

elles y plus alors que ~~des~~ flammes qui tourbillonnent .

Je me trouve à l'entrée ^{de la galerie des} ~~des~~ bas reliefs. Où que je me retourne l'éloquence des répétitions me saisit . Rien qui ne se répercute immédiatement. Les colonnes, les piliers, les danseuses, les motifs de décoration, la forme des voutes, tout ~~est~~ entre dans ce jeu gigantesque que se donne à soi-même le temple, comme les preuves de l'obstination de l'esprit, pareils aux notes d'une mélodie qui se répètent sans se lasser.

Le piétinement me semble ici, comme dans tout art primitif le fondement et la raison de la beauté - une proportion constamment renouvelée d'éléments identiques. L'effort de la création ne porte pas sur la forme mais sur le nombre et la proportion . C'est peut-être là ce qui distingue essentiellement l'oeuvre naturelle de l'oeuvre humaine et cela me semble d'autant plus remarquable que si l'architecture Khmère est nettement telle c'est-à-dire déjà individualisée et

Temple à Angkor

Légèreté du matin dans la forêt tropicale .

La grande chaussée d'Angkor Vat est constellée de

taches jaunes. Les pierres ne sont pas encore de la lumière
condensée mais cette matière rose et grise qui porte la marque
de toutes les pluies qui depuis dix siècles sont tombées. Les
choses dans cette demi-lumière qui les pénètre semblent vivre
pour elles tandis qu'à peine s'en sera emparé le soleil, ce
ne sera plus que pour lui et qu'en lui qu'elles vivront . Il
y a une absorption pendant les heures brûlantes de toute la
terre dans la lumière et ni les êtres ni les choses ne sent

plus alors que des flammes qui tourbillonnent .

des feux de

me trouve à l'entrée des bas reliefs. On que je

me retourne l'époque des répétitions me saisit . Rien qui
ne se répète immédiatement, les colonnes, les piliers, les
banneaux, les motifs de décoration, la forme des voutes, tout ex-
cite dans ce jeu gigantesque que se donne à soi-même le tem-
ple, comme les preuves de l'opération de l'esprit, pareils
aux notes d'une mélodie qui se répètent sans se lasser.

Le rituellement me semble ici, comme dans tout art gri-
mitif le fondement et la raison de la beauté - une proportion
constamment renouvelée d'éléments identiques. L'effort de la
création ne porte pas sur la forme mais sur le nombre et la
proportion. C'est peut-être là ce qui distingue essentielle-
ment l'œuvre naturelle de l'œuvre humaine et cela me sem-
ble d'autant plus remarquable que si l'architecture Khmère
est nettement telle c'est-à-dire déjà individualisée et

rien

21/2

et volontaire la sculpture au contraire d'après le peu des bas reliefs que je suis en train de voir participe plutôt par son excessive abondance de l'oeuvre naturelle pure .

Mais je regarde un peu mieux et je vois que le grouillement seul fait songer au grouillement de la forêt. Ici aussi je retrouve ce sens rythmique qui, pour peu qu'on les fixe, permet de discerner de grandes lignes dans ces amoncellements et à l'esprit d'y trouver des échelles pour atteindre aux personnages en qui toutes les directions viennent se résumer.

Le " combat de singes " me déconcerte encore. Sans doute les Khmers qui sont ici très proches des Assyriens y introduisaient non seulement une autre perspective, un esprit qui nous est étranger . Mais ce qui me comble de stupeur ce n'est pas tant de songer aux empires déchus qui s'élevaient ici et dont il ne reste rien, c'est de trouver en plein milieu de la jungle cet art prodigieux

large intervalle

qui est convenu

J'ai fait ce matin ce qu'on convient d'appeler une visite intéressante . Les conservateurs d'Angkor m'ont d'abord mené à leur dépôt de sculptures. Parmi une ou deux centaines de Bouddhas quelques uns sont ^{beaux} ~~vraiment admirables surtout~~

Je remarque surtout

les masques de Boddhisatva aux plans effacés et qui respirent la douceur que justement sur la terre les Boddhisatva représentent .

Chaque pierre était pour moi l'occasion de m'instruire. J'appris ainsi que, contrairement à ce que disent les livres, le culte bouddhique au lieu d'avoir suivi le culte brahmanique l'aurait précédé. Mais je fuis le soleil et viens me réfugier

etc.

et volontaire la sculpture au contraire d'arrêter le peu des bas
reliefs que je suis en train de voir participer plutôt par son
excessive abondance de l'œuvre naturelle pure.

Mais je regarde un peu mieux et je vois que le grouille-
ment seul fait songer au grouillement de la forêt. Ici aussi
je retrouve ce sens rythmique qui pour peu qu'on les fixe, per-
met de discerner de grandes lignes dans ces amoncellements et
à l'esprit d'y trouver des échelles pour atteindre aux person-
nages en qui toutes les directions viennent se réunir.

Le " combat de singes " me déconcerte encore. Sans

doute les Khmers qui sont ici très proches des Assyriens y
introduisaient non seulement une autre perspective, un esprit
qui nous est étranger. Mais ce qui me comble de stupor ce
n'est pas tant de songer aux empires déchus qui s'élevaient
ici et dont il ne reste rien, c'est de trouver en plein milieu
de la jungle cet art prodigieux.

J'ai fait ce matin ce que je conviens d'appeler une vi-
site intéressante. Les conservateurs d'Angkor m'ont d'abord
mené à leur dépôt de sculptures. Parmi une ou deux centaines
de Bouddhas quelques uns sont vraiment étonnantes surtout
des masques de Bodhisattva aux plans effacés et qui respirent
la douceur que justement sur la terre les Bodhisattva repré-
sentent.

Chaque pierre était pour moi l'occasion de m'inspirer.
J'aurais ainsi que contrairement à ce que disent les livres,
le culte bouddhique au lieu d'avoir suivi le culte brahmanique
l'aurait précédé. Mais je fais le soleil et viens me réjouir

22/2

sous une galerie d'où j'entends la mélodie insistante des bonzes, Quelques uns m'entourent. Je leur tends mon Commailles. Ils le feuilletent à la manière des livres de lataniers c'est-à-dire la page paire en haut, l'autre en bas et n'ont pas même l'idée de le retourner pour regarder les images imprimées dans le sens de la page.

Un petit bonzillon charmant, le buste nu, se déhanche devant moi d'une manière égyptienne. Il se gratte et me regarde avec des yeux stupéfaits.

Les petits bonzes finissent par ^{me lasser} m'ennuyer. J'ai tenté de les semer et n'ai pas pu. Alors j'ai poursuivi mon chemin bien plus vite que je ne l'eusse voulu. Et vite ou lentement les bas reliefs m'ont ^{paru également ennuyeux} ~~semblé également ennuyeux~~.

Formidables et sans le moindre intérêt c'est une suite qui n'en finit pas d'épisodes mythologiques dont (sauf ceux de la galerie orientale) aucun ne présente la moindre valeur artistique. Tout cela est plat et agité. Ils n'arrivent pas au rythme malgré une répétition indéfinie des mêmes gestes. Il ne suffit ^{donc} pas de répéter des formes pour atteindre à la beauté - ou bien quelle sorte de beauté poursuivaient-ils que je ne soupçonne pas? Ni expressive, ni hiératique, ni harmonieuse, c'est une sculpture purement calligraphique et comme un effort vers la peinture qu'ils ignoraient.

Ni ceux dont j'ai le courage de chercher le sens dans mon guide, ni les autres ne me retiennent. A ces illustrations de la légende je préférerais la légende même. Sans la moindre invention plastique je sens là le seul désir de rester le plus fidèle au texte. En somme, de tout l'art Khmer vu jus-

sous une galerie d'ou j'entends la melodie instantane des bonzes
 Quelques uns m'entourent. Je leur tends mon Commissaire. Ils
 le feuillettent à la maniere des livres de lataniers c'est-à-
 dire la page noire en haut, l'autre en bas et n'ont pas même
 l'idée de le retourner pour regarder les images imprimées
 dans le sens de la page.

Un petit bonzillon charmant, le buste nu, se déhancha de-
 vant moi d'une maniere égyptienne. Il se gratte et me regarde
 avec des yeux stupéfaits.

Les petites bonzes finissent par m'ennuyer. J'ai tenté
 de les semer et n'ai pas pu. Alors j'ai poursuivri mon chemin
 bien plus vite que je ne l'eusse voulu. Et vite ou lentement
 les pas reliefs m'ont sauté également au nez.

Terminées et sans le moindre intérêt c'est une suite
 qui n'en finit pas d'épisodes mythologiques dont (sans ceux
 de la galerie orientale) aucun ne présente la moindre valeur
 artistique. Tout cela est plat et agité. Ils n'arrivent pas
 au rythme malgré une répétition indéfinie des mêmes gestes.
 Il ne suffit pas de répéter des formes pour atteindre à la
 beauté - ou bien quelle sorte de beauté poursuivraient-ils
 que je ne soupçonne pas ? Ni expressive, ni hiératique, ni
 harmonieuse, c'est une sculpture purement calligraphique et
 comme un effort vers la peinture qu'ils ignorent.

Ni ceux dont j'ai le courage de chercher le sens dans
 mon guide, ni les autres ne me retiennent. A ces illustrations
 de la légende je préférerais la légende même. Sans la moindre
 invention plastique je sens là le seul désir de rester le
 plus fidèle au texte. En somme de tout l'art Khmer vu jus-

un bon

Bao

qu'à présent, à part les géants de la porte de la Victoire et les architectures les plus anciennes / rien ne m'a retenu. Le prodige ~~est~~ ^{ici}, ce n'est pas l'art qui s'étale sur les murs, c'est le spectacle même de l'oeuvre humaine aux prises avec la forêt et le développement de quelques temples. Il faut venir ici non en critique mais en poète .

La sculpture de ces ^{bas} reliefs est d'ailleurs assez tardive . Peut-être ceux du Bayon me réservent-ils de meilleures surprises.

Ceux-ci sont un mauvais compromis entre un hiératisme insuffisant et un essai de réalisme. Nous y sommes à peu près à Giotto et à son école. Chaque personnage vivant en soi (vivant à peine) sa répétition dans les suivants ne produit plus d'effet. C'est un alignement de caractères identiques qui n'atteignent pas à la vie, et toutes ces figures quand elles s'agitent simplement s'agitent, elles ne parviennent pas à agir .

Je me suis arrêté devant ces bas reliefs me désolant de ne pas les aimer. Il sera bientôt trop tard ^{plus tard} ~~me dis-je~~ pour m'en éprendre et pourtant j'ai beau tenter de chercher ce qui aux yeux des Cambodgiens peut en faire la valeur, je ne trouve rien qui s'accorde avec ce que je demande à l'art. Je suis en face de ces figures et j'y reste insensible ayant beau me dire que lorsque j'~~aurais atteint~~ ^{l'en} ~~ce~~ ^{mais à} porche que j'aperçois au bout de la galerie j'aurai passé devant une des formes de l'art humain sans y rien comprendre, ^{Tout} cela persiste à me demeurer étranger et presque ridicule . Ce n'est pas

du présent, à part les gâtes de la porte de la Victoire et
les architectures les plus anciennes rien ne m'a retenu. Le
produit ici, ce n'est pas l'art qui s'étale sur les murs,
c'est le spectacle même de l'œuvre humaine aux prises avec
la forêt et le développement de quelques temples. Il faut
venir ici non en critique mais en poète.

La sculpture de ces ^{pas} reliefs est d'ailleurs assez tar-
dive. Peut-être ceux du Bayon me réservent-ils de meilleures
surprises.

Ceux-ci sont un mauvais compromis entre un hiératisme
insuffisant et un essai de réalisme. Nous y sommes à peu près
à Giotto et à son école. Chaque personnage vivant en soi (vi-
vant à peine) sa répétition dans les suivants ne produit plus
d'effet. C'est un alignement de caractères identiques qui
n'atteignent pas à la vie, et toutes ces figures quand elles
s'agitent simplement s'agitent, elles ne parviennent pas à
agir.

Je me suis arrêté devant ces pas reliefs me désolant
de ne pas les aimer. Il sera bientôt trop tard me disais-je, pour
m'en éprendre et pourtant j'ai beau tenter de chercher ce qui
aux yeux des Cambodgiens peut en faire la valeur, je ne trouve
rien qui s'accorde avec ce que je demande à l'art. Je suis
en face de ces figures et j'y reste insensible ayant beau
me dire que lorsque j'étais assis ce porche que j'aperçois
au bout de la galerie j'avais passé devant une des formes
de l'art humain sans y rien comprendre. Tout cela paraît
à me demeurer étranger et presque ridicule. Ce n'est pas

Cl. J.

comme ceux qui condamnent les formes d'art différentes des leurs que je condamne celle-ci ce n'est pas que je les trouve laides mais plutôt ~~que~~ je n'y trouve rien. Leur difformité n'est pas ce que je leur reproche, au contraire je serais tenté de les trouver trop exactes. Mais ~~c'est que cet art~~ ~~devrait~~ suggérer le mouvement et tous ces gestes ~~au contraire~~ ne s'achèvent pas. Il y a une sorte de fixité gênante dans cette agitation universelle, et comme une impuissance à aboutir au résultat que ces moyens semblent prouver que leurs auteurs cherchaient.

Sculptures à deux dimensions sur fond à deux dimensions ces oeuvres ne nous présentent que des façades d'hommes et qui ~~ne~~ n'ont pas même la beauté des simples enroulements géométriques qui tout le long des autres murs et des piliers sont d'un si bel effet.

Et puis surtout c'est une sculpture de hasards. Rien n'y semble calculé. L'absence de mathématique y est sensible. C'est d'un bas réalisme de gens habiles qui ne veulent pas laisser le moindre vide.

Cette sculpture est touffue, elle n'est pas abondante. Nous sommes ici en pleine décadence. C'est la fin du Cambodge - l'équivalent des académismes occidentaux, art officiel qui a pour objet de représenter les grands faits nationaux et qui répète ses personnages non par nécessité plastique mais par absence d'imagination plastique et excès d'imagination

comme ceux qui condamnent les formes d'art différentes des leurs que je condamne celle-ci ce n'est pas que je les trouve laides mais plutôt que je n'y trouve rien. Leur définitivité n'est pas ce que je leur reproche, au contraire je serais tenté de les trouver trop exactes. Mais c'est que cet art devrait suggérer le mouvement et tous ces gestes au contraire ne s'achèvent pas. Il y a une sorte de fixité gênante dans cette agitation universelle, et comme une impuissance à aboutir au résultat que ces moyens semblent prouver que leurs auteurs cherchaient.

Sculptures à deux dimensions sur fond à deux dimensions ces œuvres ne nous présentent que des façades d'hommes et qui n'ont pas même la beauté des simples enroulements géométriques qui font le long des autres murs et des piliers sont d'un si bel effet.

Et puis surtout c'est une sculpture de hasard. Rien n'y semble calculé. L'absence de mathématique y est sensible. C'est d'un pas réalisme de gens habiles qui ne veulent pas laisser le moindre vide.

Cette sculpture est soufflée, elle n'est pas abondante. Nous sommes ici en pleine décadence. C'est la fin du Cambodge - l'équivalent des académismes occidentaux, art officiel qui a pour objet de représenter les grands faits nationaux et qui répète ses personnages non par nécessité plastique mais par absence d'imagination plastique et excès d'imagination.

Huyin
 le 10-2-26 à 2h

25/2

littéraire.

Je découvre parfois une scène d'un mouvement charmant et, dans l'angle N-O tout un panneau de singes superposés d'une ^{belle} ligne, ~~admirable~~. Ce sont toujours des façades de corps mais moins rondouillards et plus variés. Je m'avise enfin de ce que je cherche dans une oeuvre réaliste, c'est un certain relief qui en fait apparaître le rythme propre. Et une telle qualité presque jamais ces bas reliefs ne la possèdent. Aussi ne fallait-il peut-être pas l'y chercher.

Le soleil se couche. Ombre des arbres et des bibliothèques dans les étangs qui bordent chaque côté de la grande chaussée. Je vais à l'endroit où Groslier m'assura que "le coucher du soleil se compose le mieux". M'y voici et tout de même ^{m'émue} ~~trouve cela~~ admirable. Tandis que le gong de la bonzerie et son tam-tam résonnent, la façade et les tours prennent des tons de rose d'or. Les coups de tambour se précipitent, s'arrêtent, puis recommencent espacés. Le long de la chaussée les Cambodgiennes rentrent du travail le torse à demi-nu, la bêche sur l'épaule, une corbeille sur la tête. Et quand je relève les yeux de ce carret où j'ai fixé leur procession, sur la façade du temple mon regard trouve tout ~~éteint~~ éteint. Cet éclat intérieur dont il semblait inhumainement brusquement disparu. Le voici rendu à la pierre et l'ombre s'en empare.

Je ...

littéraire.

Je découvre parfois une scène d'un mouvement charmant
 et, dans l'angle N-O tout un panneau de singes endormis
 d'une ligne admirable. Ce sont toujours des façades de corps
 mais moins rondouillards et plus variés. Je m'avise enfin
 de ce que je cherche dans une œuvre réaliste, c'est un cer-
 tain relief qui en fait apparaître le rythme propre. Et
 une telle qualité presque jamais ces bas-reliefs ne la possé-
 dent. Aussi ne fallait-il peut-être pas l'y chercher.

Le soleil se couche. Ombre des arbres et des bibliothé-
 ques dans les étangs qui bordent chaque côté de la grande
 chaussée. Je vais à l'endroit où Gressier m'assure que "le
 coucher du soleil se compose le mieux". N'y voici et tout
 de même trouve cette admirable. Tandis que le gong de la
 bonnerie et son tam-tam résonnent la façade et les tours
 prennent des tons de rose d'or. Les coups de tambour se
 précipitent, s'arrêtent, puis recommencent essacés. Le long
 de la chaussée les Cambodgiennes rient et du travail le torse
 à demi-nu, la hache sur l'épaule, une corbeille sur la tête.
 Et quand je relève les yeux de ce carret où j'ai fixé leur
 procession, sur la façade du temple mon regard trouve tout
 éteints. Cet éclat intérieur dont il semblait émaner
 a brusquement disparu. Le voici rendu à la pierre et l'ombre
 s'en empare.

Je ...

26/2

Je songe à cette visite que l'on convient d'appeler intéressante. De tous les détails que ces archéologues m'ont donné, que reste-t-il ? Et que m'importe que ce temple fut dédié à Çiva et que les bonzes soient paresseux ou que Dorgelès ait répété les plaisanteries des coloniaux pour s'en moquer ou que ce petit char de pierre soit un document très précieux ? La connaissance de ces notions me demeure étrangère et depuis que je connais B... qui sait tout et sait parler de tout et qui pourtant est un des hommes les plus stupides que ~~je~~

*j'ai tous les
rencontres*

connaisse, je m'assure que cette ignorance, cette hostilité que j'ai instinctivement à l'égard des notions précises qu'un

homme

instruit doit posséder, cette impossibilité absolue où je suis de me les assimiler le moins du monde ne me paraît plus comme jadis signe de mon infériorité mais la marque particulière et irréfutable d'une certaine sorte d'esprit qui est le mien. Et au milieu de tous les autres, isolé parce que seul je reste indifférent à ce qui est le fond même de leur culture et de leur société je ne m'accuse plus que d'indifférence à toute notion livresque.

*ms
de 20 de 2.01*

A la visite de ce matin en compagnie de ces hommes savants je ne puis m'empêcher de penser que j'eusse préféré la moindre promenade solitaire en forêt; et je n'appréhendais rien plus que l'offre que ~~je~~ ~~risquais~~ que par politesse ils me fissent et que, par politesse, je n'eusse pu décliner de m'accompagner dans mes autres visites.

je risquais par

Et...

Je songe à cette visite que l'on conviendrait d'appeler in-
térissante. De tous les détails que ces archéologues m'ont
donnés, que reste-t-il? Et que m'importe que ce temple fut
dédié à Qiva et que les bonzes soient parvenus ou que Dorgelès
ait réglé les plaisanteries des colons pour s'en moquer
ou que ce petit char de pierre soit un document très précieux?
La connaissance de ces notions me demeure étrangère et depuis
que je connais... qui sait tout et sait parler de tout et
qui pourtant est un des hommes les plus stupides que je

connais, je m'assure que cette ignorance, cette hostilité
que j'ai instinctivement à l'égard des notions précises qu'un
instinct doit posséder, cette impossibilité absolue où je suis
de me les assimiler le moins du monde ne me paraît plus comme
jadis signe de mon infériorité mais la marque particulière
et irréductible d'une certaine sorte d'esprit qui est le mien.
Et au milieu de tous les autres, isolé parce que seul je reste
indifférent à ce qui est le fond même de leur culture et de
leur société je ne m'accuse plus que d'indifférence à toute
notion livresque.

A la visite de ce matin en compagnie de ces hommes
je ne puis m'empêcher de penser que j'en ai préféré
la moindre promenade solitaire en forêt; et je n'appréhén-
dais rien plus que l'offre que je risquais que par politesse
ils me fissent et que, par politesse, je n'osasse ou décliner
de m'accompagner dans mes autres visites.

Et...

*font tout autre
genre de*

*an
le 10-2-26 à 2h*

J. G. G.

47A

Et cependant quelle existence ^{si} ~~admirable~~, est la leur !
Vie de chercheurs d'or - rois de ce pays, ils ramènent au jour
les trésors ensevelis . Je devrais être impatient de connaître
des détails. ~~dont~~ ^{eu} je n'ai pas la plus légère curiosité . Et
parmi celles qu'ils m'ont contées je n'aime que certaines
histoires et n'est-ce pas de celle-ci plus que des autres que
je me suis senti touché comme si dans une simple image, je
recueillissais ~~avec~~ toute l'émotion dont les faits les plus tragi-
ques sont vides pour moi . Mains arbres tiendraient donc à la
fois par leurs racines extérieures des monuments que leurs
racines intérieures tendent à détruire . Image vraiment splen-
dide grâce à qui je vois la forêt tout entière déposséder
l'homme de ses oeuvres pour s'y substituer. Mais si leur
"nettoyage " continue que restera -t-il dans dix ans de cette
poignante tragédie ?

J'achève ces mots . La nuit est presque tout à fait
tombée. Les poissons de l'étang ne cessent de faire de bru-
yants plongeurs . Ce nouveau jour a passé que par la faute
de deux hommes savants ~~et charmants~~ j'ai perdu . A cause
d'eux aujourd'hui la ferveur ne m'a pas visité .

Ainsi rien ne m'intéresse qui n'ait été effectivement
vécu par moi - rien ne s'incorpore à mon esprit dont il
n'ait connu la présence concrète .

Et cependant quelle existence ~~américaine~~ est la leur ?
 Vie de chercheurs d'or - rois de ce pays, ils ramènent au jour
 les trésors ensevelis. Je devrais être impatient de connaître
 des détails. ~~tant~~ je n'ai pas la plus légère curiosité. Et
 parmi celles qu'ils m'ont contées je n'aime que certaines
 histoires et n'est-ce pas de celle-ci plus que des autres que
 je me suis senti touché comme si dans une simple image, je
 recueillais toute l'émotion dont les faits les plus tragi-
 ques sont vides pour moi. Mains arides tendraient donc à la
 fois par leurs racines extérieures des monuments que leurs
 racines intérieures tendent à détruire. Image vraiment splen-
 dide grâce à qui je vois la forêt tout entière déposséder
 l'homme de ses œuvres pour s'y substituer. Mais si leur
 "nettoyage" continue que restera-t-il dans dix ans de cette
 poignante tragédie ?

L'achève ces mots. La nuit est presque tout à fait
 tombée. Les poissons de l'étang ne cessent de faire de bru-
 yants plongements. Ce nouveau jour a passé que par la fuite
 de deux hommes savants et ébahis. A cause
 d'eux aujourd'hui la forêt ne m'a pas visité.
 Ainsi rien ne m'intéresse qui n'ait été effectivement
 vécu par moi - rien ne s'incorpore à mon esprit dont il
 n'ait connu la présence concrète.

Vers le Bayon - Parti de bonne heure sur une charrette traînée par deux boeufs trotteurs. Déjà le chemin était parfumé de jasmin . Des sentiers latéraux à travers la forêt que j'eusse désiré de parcourir m'apparurent coupés par l'eau . Des femmes montaient à leur travail . Ici les seules femmes travaillent, reste sans doute des temps héroïques où l'homme allant au combat ne participait pas aux besognes domestiques . A présent les combats sont finis mais la coutume a persisté .

Dans un champ, devant un faucheur en sampot et en veston kaki, une vieille sèche et squelettique, les poils de la tête tondu à ras, se prosterne, les mains jointes. ~~Et~~ A son tour le faucheur se mettant à genoux joint les mains, puis les élève et les abaisse plusieurs fois . Sans doute lui rend-il son salut. Et voici enfin le Bayon .

Je me dirige droit vers ses bas reliefs plus nets, plus sobres, d'une plastique plus parfaite que ceux d'hier et qui dès le premier regard me ^{paraissent} ~~semblent admirables~~ .

La charrette, au pied de l'escalier, m'attend. Les boeufs coureurs paissent silencieusement les hautes herbes. Il ne s'agit plus ici de l'illustration d'un poème mais de bas reliefs véritables . Ainsi entre le X^e et le XIII^e siècle le secret s'est perdu .

Me voici devant des sujets pareils à ceux d'hier. Vais-je

Vers le Bayon - Parti de bonne heure sur une charrette
 traînée par deux beaux trotteurs. Déjà le chemin était par-
 fumé de jacinthe. Des sentiers latéraux à travers la forêt
 que j'eusse désiré de parcourir m'apparurent coupés par
 l'eau. Des femmes montaient à leur travail. Ici les seules
 femmes travaillaient, reste sans doute des temps héroïques où
 l'homme allant au combat ne participait pas aux besognes
 domestiques. A présent les combats sont finis mais la cou-
 tume a persisté.

Dans un champ, devant un faucheur en sampo et en ves-
 ton kaki, une vieille sèche et squelettique, les poils de la
 tête fondus à ras, se prosterna, les mains jointes. Et son
 tour le faucheur se mettait à genoux joint les mains, puis
 les éleve et les abaisse plusieurs fois. Sans doute lui
 rend-il son salut. Et voici enfin le Bayon.

Je me dirige droit vers ses pas reliés plus nets, plus
 sobres, d'une plastique plus parfaite que ceux d'hier et qui
 dès le premier regard me semblaient admirables.

La charrette, au pied de l'escalier, m'attend. Les beaux
 courbeurs saisissent silencieusement les hautes herbes. Il ne
 s'agit plus ici de l'illustration d'un poème mais de pas-
 sés véritables. Ainsi entre le X^e et le XII^e siècle
 le secret s'est perdu.

Me voici devant des sujets pareils à ceux d'hier. Vais-
 je...

Rien
 10-2-26 à 2 h 1/2

je enfin pouvoir me définir ce qui faisant la beauté de ceux-ci manque aux autres. Ici j'ai vraiment l'impression de la splendeur des frises assyriennes. Et pourtant les corps sont à peine plus modelés que les autres; l'objet propre à la sculpture n'est donc pas uniquement comme je le croyais le modelé, mais une secrète beauté qui transpire des murs.

Bien mieux! des restes d'une frise supérieure je m'aperçois plus qu'un trait qui s'efface. Il se s'agit donc plus même de sculpture mais d'incision - plus de modelé mais de graphisme. Et pourtant cette forme est encore admirable. Cela représente le bras et l'avant bras, le bout d'une épée, la robe et une jambe de guerrier. Ce reste de corps, cette figure qui n'offre même plus à l'oeil son propre achèvement me comble de joie. Et de même, tout auprès, une sorte de Vishnou le bras droit levé, tenant un grand couteau horizontal au-dessus de sa tête, sans bras gauche, avec la seule moitié droite du buste la jambe droite un peu ronde posant à terre, la jambe gauche repliée sous la cuisse qui, elle-même, se hausse vers le corps dans une attitude qu'on retrouve à chaque pas sur les bas reliefs d'Angkor Vhat. Le visage est presque effacé. Et tout ce corps à peine est-il découpé dans la pierre. Quelques lignes seulement en marquent les directions. C'est donc à une qualité propre de la ligne qu'il me faut en venir une certaine uniformité des lignes essentielles avec une diversité non moins essentielle des parties secondaires.

Je enfin pouvoir me définir ce qui faisait la beauté de ceux-ci
 et manque aux autres. Ici j'ai vraiment l'impression de la
 splendeur des frises assyriennes. Et pourtant les corps sont
 à peine plus modelés que les autres; l'objet propre à la
 sculpture n'est donc pas uniquement comme je le croyais le
 modèle, mais une secrète beauté qui transpire des murs.

Rien mieux; des restes d'une frise assyrienne je
 m'aperçois plus qu'un trait qui s'efface. Il se s'agit donc
 plus même de sculpture mais d'incision - plus de modelé mais
 de graphisme. Et pourtant cette forme est encore admirable.
 Cela représente le bras et l'avant bras, le bout d'une épée,
 la robe et une jambe de guerrier. Ce reste de corps, cette
 figure qui m'offre même plus à l'œil son propre schéma
 me comble de joie. Et de même, tout au long, une sorte de Vis-
 à-vis. Le bras droit levé, tenant un grand couteau horizontal
 au-dessus de sa tête, sans bras gauche, avec la seule moitié
 droite du buste la jambe droite un peu ronde posant à terre,
 la jambe gauche repliée sous la cuisse qui, elle-même, se hausse
 vers le corps dans une attitude qu'on retrouve à chaque pas
 sur les bas reliefs d'Angkor Vat. Le visage est presque
 effacé. Et tout ce corps à peine est-il découpé dans la
 pierre. Quelques lignes seulement en marquent les directions.
 C'est donc à une qualité propre de la ligne qu'il me faut
 en venir une certaine uniformité des lignes essentielles
 avec une diversité non moins essentielle des parties secon-
 daires.

Je vois une procession de guerriers. Leurs bras, leurs corps, leurs épées, leurs jambes sont exactement semblables; seul un imperceptible changement dans la pose des têtes trahit que nous n'avons pas affaire ici à une simple répétition mécanique mais à une floraison vivante - à une géométrie qui s'achève dans une irrégularité naturelle .

Toute une file indienne de femmes portant les unes des nattes sur l'épaule, d'autres des corbeilles de fruits sur la tête, presque toutes des parapluies sous les bras surgit du temple et passe en serpentant derrière moi .

Il faut donc pour que des personnes donnent l'illusion de vivre que l'artiste se soit intéressé à chacun d'eux en particulier et qu'il lui ait donné des traits propres - non point une ressemblance mais une inclinaison particulière, une densité qui ne soit qu'à lui - un pli de vêtement qui, en achevant le pli d'un vêtement voisin, ne le répète pas . D'après cela l'essence de la sculpture serait l'union du trait le plus particulier à l'ensemble le plus uni - la vie presque végétale et l'enchaînement mathématique . Ce qui est beau ici c'est justement cette procession indéfinie du premier plan, tous ces guerriers qui se succèdent mais dans un ordre qui n'est pas parfait et, par-dessus, une théorie d'éléphants avec leurs cavaliers dans les poses les plus dissemblables, dans une fantaisie à chaque instant renouvelée qui n'est point invention du verveau mais l'inflexion même de

Le vois une procession de guerriers. Leurs bras, leurs
 corps, leurs épées, leurs jambes sont exactement semblables ;
 seul un imperceptible changement dans la pose des têtes lis-
 nit que nous n'avons pas affaire ici à une simple répétition
 mécanique mais à une floraison vivante - à une géométrie qui
 s'achève dans une irrégularité naturelle.

Toute une file indienne de femmes portant les unes des
 nattes sur l'épaule, d'autres des corbeilles de fruits sur la
 tête, presque toutes des parolines sous les bras surgit du
 temple et passe en serpentant derrière moi.

Il faut donc pour que des personnes donnent l'illusion
 de vivre que l'artiste se soit intéressé à chacun d'eux en
 particulier et qu'il lui ait donné des traits propres - non
 point une ressemblance mais une inclination particulière, une
 densité qui ne soit qu'à lui - un pli de vêtement qui, en
 s'achevant le pli d'un vêtement voisin, ne le répète pas.
 D'après cela l'essence de la sculpture serait l'union du
 trait le plus particulier à l'ensemble le plus uni - la vie
 presque végétale et l'enchaînement mathématique. Ce qui est
 beau ici c'est justement cette procession indéfinie du pre-
 mier plan, tous ces guerriers qui se succèdent mais dans un
 ordre qui n'est pas parfait et, par-dessus, une théorie d'élé-
 ments avec leurs cavaliers dans les poses les plus dissem-
 blables, dans une fantaisie à chaque instant renouvelée qui
 n'est point invention du cerveau mais l'inflexion même de

Ramy

la voix, de la main, cela par quoi le coeur participe à la diversité des saisons .

Et ce qui est vrai des personnages d'une frise l'est aussi des différents traits de chacun; un emboîtement des diverses parties du corps analogues à l'emboîtement du poignet ou du genou . L'articulation d'une sculpture est aussi essentielle à son développement que l'opposition du pouce aux autres doigts à l'agilité et au développement de l'esprit humain . Chaque trait doit s'opposer et se joindre aux autres comme le pouce qui règne sur les doigts et leur imprime le mouvement ~~même~~ de la vie s'oppose et se joint à eux .

Et l'art du bas relief est le seul qui puisse faire se dérouler des théories d'hommes dont chacun se distingue des autres et s'y mêle .

Je vois bien maintenant que mon indifférence d'hier était justifiée . Je retrouve au fond de cette jungle les oeuvres d'un temps et d'un peuple dont je ne connais rien et qui pourtant ont su trouver le chemin de mon coeur . Il y a donc une loi commune à tous les arts du monde et ce qui fait leur diversité n'est que de l'époque et de la race; un même rythme s'impose à toutes les formes de la beauté et où que je sois ma seule exigence intérieure me suffit pour me guider. Instinctivement je vais à telle oeuvre et m'y retrouve . Je me détourne de telle autre qui n'a pas su se soumettre à sa loi . Mais de quel ordre est cette loi ? Et l'esprit humain

la voix, de la main, cela par quoi le cœur participe à la di-
versité des saisons .

Et ce qui est vrai des personnages d'une trise l'est
aussi des différents traits de chacun; un emboîtement des di-
verses parties du corps analogues à l'emboîtement du poignet
ou du genou . L'articulation d'une sculpture est aussi essen-
tielle à son développement que l'opposition du pouce aux
autres doigts à l'agilité et au développement de l'esprit
humain . Chaque trait doit s'opposer et se joindre aux autres
comme le pouce qui régné sur les doigts et leur imprime le
mouvement même de la vie s'oppose et se joint à eux .

Et l'art du pas relatif est le seul qui puisse faire
se dérouler des théories d'hommes dont chacun se distingue
des autres et s'y mêle .

Je vois bien maintenant que mon indifférence d'hier
était justifiée . Je retrouve au fond de cette jungle les
œuvres d'un temps et d'un peuple dont je ne connais rien et
qui pourtant ont su trouver le chemin de mon cœur . Il y a
donc une loi commune à tous les arts du monde et ce qui fait
leur diversité n'est que de l'époque et de la race; un même
rythme s'impose à toutes les formes de la beauté et où que
je sois ma seule exigence intérieure me suffit pour me guider.
Instinctivement je vais à telle œuvre et m'y retrouve . Je
me détourne de telle autre qui n'a pas su se soumettre à sa
loi . Mais de quel ordre est cette loi ? Et l'esprit humain

324

l'impose -t-il pour la trouver en lui ou bien appartient-elle à la matière pour s'imposer à nous ?

Que m'importent ces empires déchus et que m'importe d'en rien connaître? Devant ces objets qui nous en restent comme devant ce rustique coupe coupe et cette arbalète achetée sur le chemin à l'indigène presque nu, je reconnais ma loi - Je déchiffre la forme particulière de cette universelle exigence et sauf le décèlement à travers les accidents du temps d'une règle éternelle où toutes les époques se joignent rien ne m'importe et rien ne vaut rien .

Je cherche ce qui m'unit au reste du monde et non point l'exotisme qui distingue chaque chose de toute autre . Je suis sur la terre et partout m'y retrouve car la poursuite où sont toutes les formes du monde de leur essence la plus simple les réunit dans une familiarité fabuleuse où les langues ne sont plus dissemblables ni les coutumes étranges. Et la nouveauté singulière d'un pays ne me touche que si la qualité purement humaine de cette singularité me permet de découvrir en moi tout un théâtre inopiné et me guide vers la reconnaissance des liens qui nous unissent . Je ne goûte aux choses que dans le secret de mon coeur .

Dans un coin de cette frise un guerrier mange une grappe de raisin. N'est-ce pas mon image que voilà ? car le geste le plus simple, le moins contourné est aussi le plus difficile à choisir . En lui seul tous les hommes se retrouvent . Le geste le plus familier est le seul qui les

I'impose -t-il pour la trouver en lui ou bien appartient-elle
à la matière pour s'imposer à nous ?

Que m'importent ces empires déchus et que m'importe
d'en rien connaître? Devant ces objets qui nous en restent
comme devant ce rastaque coupe coupe et cette arbalète ache-
tée sur le chemin à l'indigène presque nu, je reconnais ma loi-
Je déchiffre la forme particulière de cette universelle exigence
et sans le décellement à travers les accidents du temps d'une
régie éternelle où toutes les époques se joignent rien ne m'im-
porte et rien ne vaut rien .

Je cherche ce qui m'unit au reste du monde et non point
l'exotisme qui distingue chaque chose de toute autre . Je suis
sur la terre et partout m'y retrouve car la poursuite de tout
toutes les formes du monde de leur essence la plus simple les
revient dans une familiarité fabuleuse où les langues ne sont
que des assemblages de coutumes étranges . Et la nouveauté
singulière d'un pays ne me touche que si la qualité purement
humaine de cette singularité me permet de découvrir en moi
tout un théâtre inopiné et me guide vers la reconnaissance
des liens qui nous unissent . J'en ai goûté aux choses que
dans le secret de mon cœur .

Dans un coin de cette frise un guerrier mange une
grosse de viande . N'est-ce pas mon image que voilà ? car
le geste le plus simple, le moins contourné est aussi le
plus difficile à choisir . En lui seul tous les hommes se
retrouvent . Le geste le plus familier est le seul qui les

quand

puisse mener à Dieu . Sauf les âmes primitives nul ne sait les discerner ; mais ne sont elles pas justement les seules à nous révéler Dieu à travers les scènes les plus grossières ? Et ce qui est vrai ^{de l'art romain} des Romains l'est des archaïques grecs des Khmers, des chinois, des Egyptiens ou des nègres .

Je m'étais tout d'abord dirigé vers le bas relief à gauche de l'entrée. Je reviens sur mes pas . Cette entrée même est gigantesque : large portail carré surmonté d'un reste de frise où des apsaras les cuisses relevées, les bras en l'air et les mains contournées dansent.

Devant la porte, large chaussée plantée de hauts piliers carrés ornés d'apsaras et d'arabesques . Les chambres que ces piliers marquent encore sont sans voute et sans porte . Le gazon pousse de partout . Et tout cela, loin de sentir la tristesse et la mort est un poème à l'éternité .

Que m'importe que ces temples ne subsistent plus tout entiers. Leurs fragments ont gardé leur harmonie de jadis, comme des tronçons de statue où la beauté de la statue est encore apparente .

A gauche et à droite deux portes aussi vastes que la porte centrale s'ouvrent sur des galeries doubles, sans voute et ruinées mais dont le mur intérieur est couvert des bas reliefs . Des terrasses semées de fragments de colonnes et de pierres s'étendent jusqu'à l'extrême bordure des nagas qui surplombent des étangs où des lions mutilés se dressent encore .

puisse mener à Dieu. Seul les âmes primitives qui ne sautent
 les diacronies; mais ne sont elles pas justement les seules
 à nous révéler Dieu à travers les scènes les plus grossières ?
 Et ce qui est vrai des Romains - c'est des archaïques grecs des
 Khmers, des chinois, des Égyptiens ou des nègres.

Je m'étais tout d'abord dirigé vers le bas relief à
 gauche de l'entrée. Je reviens sur mes pas. Cette entrée même
 est gigantesque : large portail carré surmonté d'un reste de
 frise où des spatras les cuisses relevées, les bras en l'air
 et les mains contournées dansent.

Devant la porte, large chausseée plantée de hauts piliers
 carrés ornés d'arcades et d'arabesques. Les chambres que
 ces piliers marquent encore sont sans voûte et sans porte.
 Le gazon pousse de partout. Et tout cela, loin de sentir la
 tristesse et la mort est un poème à l'éternité.

Que m'importe que ces temples ne subsistent plus tout
 entiers. Leurs fragments ont gardé leur harmonie de jade,
 comme des tronçons de statue où la beauté de la statue est
 encore apparente.

A gauche et à droite deux portes aussi vastes que la
 porte centrale s'ouvrent sur des galeries doubles, sans voûte
 et ruinées mais dont le mur intérieur est couvert de bas
 reliefs. Des terrasses semées de fragments de colonnes et
 de pierres s'étendent jusqu'à l'extrême bordure des haies
 qui surplombent des étangs où des lions mutilés se dressent
 encore.

34p

A droite de plus prodigieux bas reliefs m'attendaient . Combats de géants - que sont auprès d'eux ceux d'Angkor Vhat ? Un rythme net et hiératique dresse les uns contre les autres comme des danseurs ces guerriers. La danse ne serait elle pas l'art essentiel et le modèle des autres ? un mouvement dont la courbe se développe et se referme - Les personnages bien plus grands que ceux du XII^e sont à l'échelle des murs . Ce ne sont plus des illustrations d'épopées mais des fragments de ce temple .

Il y a donc surtout un certain rapport à observer entre la grandeur des personnages et ce qu'ils font pour rester dans les limites humaines - à moins que ce ne soit dans les limites mystérieuses propres à chaque art, à chaque oeuvre et peut-être inévitables. Il faudrait que s'impose une certaine immédiate netteté .

Je retrouve ici la loi que m'avaient prouvé par l'absurde les fresques de Raphaël à Rome , de Gozzoli à San Gimignano : ^{un} ~~chaque~~ personnage ne doit pas s'occuper de ce qu'il dit ~~mais~~ mais de celui à qui il le dit .

Bas reliefs des métiers .- Je retrouve nos primitifs, les Egyptiens tous ceux qui du spectacle même de leur vie tirèrent des images essentielles et la conscience des rythmes . La sculpture est art anti-imaginatif - art concret . La plastique ne s'accomode de rien que du jeu de lignes et de plans; rien qui puisse être noté dans un autre langage ne souffre de l'être dans celui-ci .

✱

A droite de plus prodigieux bas reliés m'attendaient.
 Combats de ~~gants~~ - que sont aurés d'eux ceux d'Angkor Vat?
 Un rythme net et hiératique dressé les uns contre les autres
 comme des danseurs ces guerriers. La danse ne serait elle pas
 l'art essentiel et le modèle des autres? Un mouvement dont
 la courbe se développe et se reforme - Les personnages bien
 plus grands que ceux du XII^e sont à l'échelle des murs. Ce
 ne sont plus des illustrations d'épées mais des fragments de
 ce temple.

Il y a donc surtout un certain rapport à observer entre
 la grandeur des personnages et ce qu'ils font pour rester
 dans les limites humaines - à moins que ce ne soit dans les
 limites mystérieuses propres à chaque art, à chaque oeuvre et
 peut-être inévitables. Il faudrait que s'impose une certaine
 immédiateté nette.

Je retrouve ici la loi que m'avaient prouvée par l'ob-
 servation les fresques de Raphaël à Rome, de Giotto à San Gimignano
 no : ~~chaque~~ ^{un} personnage ne doit pas s'occuper de ce qu'il dit
 mais de celui à qui il le dit.

Bas reliés des métiers - Je retrouve nos primitifs,
 les Égyptiens tous ceux qui du spectacle même de leur vie
 tiraient des images essentielles et la conscience des rythmes.
 La sculpture est art anti-imaginaire - art concret. La plas-
 tique ne s'accommode de rien que du jeu de lignes et de plans;
 rien qui puisse être noté dans un autre langage ne souffre
 de l'être dans celui-ci.

Ces bas reliefs du Bayon sont évidemment de la sorte d'oeuvres qu'il faut tout à fait dégager de la végétation . De tels rythmes valent bien ceux des arbres .

L'étrange c'est que sur ces murs je retrouve la sorte d'émotion que me donnèrent les Ballets d'Agor²⁹⁰², le Sacre du printemps , la musique des Steppes de l'Asie centrale . Des guerriers surprenants - le guide assure que ce seraient des Cham-introduisent par leur coiffure à triple étage, une note comique dans cet ensemble où tous les actes de la vie sont sculptés. Une naïveté exquise a collé des poissons sur la coque d'une barque, allongé la chevelure de guerriers obliques la tête en bas pour indiquer qu'ils sont en train de se noyer. Tous ces détails participent aux différentes scènes avec une conviction charmante que ne manquent pas les traits du visage mais les gestes des têtes , des corps, des bras.

Une tortue à la carapace ronde et plate présente son corps de face et sa tête de profil; des crocodiles ridicules, des cerfs aux pattes grossièrement maniérées me font douter si le charme, de tout cela ne vient pas exclusivement de sa gaucherie; mais n'est-ce pas alors que cette gaucherie trahit du même coup un attachement plus convaincu aux histoires racontées.

J'assiste sur ces bas reliefs au développement même d'une pensée. Rien de préconçu n'arrête l'inspiration d'un esprit qui s'amuse . Il me semble que ces figures sont l'ombre même de celui qui les tailla et rien n'est plus vivant que la démarche sans artifice d'une âme occupée à fixer ses

Ces bas-reliefs du Bayon sont évidemment de la sorte
d'œuvres qu'il faut à fait dégager de la végétation.
De tels rythmes valent bien ceux des aïeux.

L'étrange, c'est que sur ces murs je retrouve la sorte
d'émotion que me donnaient les Ballets d'opéra, le Sacre du
Printemps, la musique des Steppes de l'Asie centrale. Des
guerriers surprenants - le guide assure que ce seraient des
Cham-introduisant par leur coiffure à triple étage, une note
comme dans cet ensemble où tous les actes de la vie sont
sculptés. Une naïveté exquise a collé des poissons sur la
croupe d'une barque, allongé la chevelure de guerriers obliques
la tête en bas pour indiquer qu'ils sont en train de se noyer.
Tous ces détails participent aux différentes scènes avec une
conviction charmante que ne manquent pas les traits du visage
mais les gestes des têtes, des corps, des bras.

Une tortue à la carapace ronde et plate présente son
corps de face et sa tête de profil; des crocodiles ridicules,
des cerfs aux pattes grossièrement maniérées me font goûter
si le charme de tout cela ne vient pas exclusivement de sa
gaucherie; mais n'est-ce pas alors que cette gaucherie trahit
du même coup un attachement plus convaincu aux histoires ra-
contées.

J'essaie sur ces bas-reliefs au développement même
d'une pensée. Rien de préconçu n'arrête l'inspiration d'un
esprit qui s'amuse. Il me semble que ces figures sont l'om-
bre même de celui qui les taille et rien n'est plus vivant
que la démarche sans artifice d'une âme occupée à fixer ses

images. L'art suprême me semble devoir être celui d'un esprit assez pur pour n'avoir rien à corriger de ce qu'il peint . Le rythme de la danse c'est l'intacte transcription d'une âme qui se révèle; la danse hiératique, la fixation dans des gestes éternels d'une émotion révélée .

Au milieu de scènes très archaïques, le motif classique des apsaras. Ainsi dans le même temps les deux esprits opposés coexistent .

Ce temple élevé au phallus et dominé par ses 37 lingas protège tous les actes du peuple .

Grosses têtes sur petits corps - oreilles longues comme des bras, la déformation volontaire de tout cela selon les besoins de la composition trahit essentiellement l'art primitif . Je cherchais l'autre jour pourquoi une certaine lourdeur est toujours archaïque ; c'est que cette lourdeur ^{proven} ~~permet~~ ^{que} à l'artiste ~~il~~ insiste sur ce qui lui semble important et qu'il n'a pas encore le souci de la transcription exacte des formes réelles.

L'art primitif si concret qu'en soit le sujet est toujours subjectif . Il présente l'image d'une pensée non d'un objet . L'objet emprunté à la vie n'est que le canevas sur qui l'esprit s'exerce - toile d'araignée où ne règnent que l'appétit de celle qui l'a tissée et les hallucinations que suggère à son regard cet appétit .

Mais tout à coup au milieu d'un défilé de guerriers

images. L'art suprême me semble devoir être celui d'un esprit
assez pur pour n'avoir rien à corriger de ce qu'il peint.
Le rythme de la danse c'est l'intacte transcription d'une
âme qui se révèle; la danse hiératique, la fixation dans des
gestes éternels d'une émotion révélée.

Au milieu de scènes très archaïques, le motif classique
des apôtres. Ainsi dans le même temps les deux esprits oppo-
sés coexistent.

Ce temple élevé au phallus et dominé par ses 37 linges
protège tous les actes du peuple.

Grosses têtes sur petits corps - oreilles longues
comme des bras, la déformation volontaire de tout cela selon
les besoins de la composition trahit essentiellement l'art
primitif. Je cherchais l'autre jour pourquoi une certaine
lourdeur est toujours archaïque; c'est que cette lourdeur
démontre l'artiste ^{qui} insiste sur ce qui lui semble important
et qu'il n'a pas encore le souci de la transcription exacte
des formes réelles.

L'art primitif si concret qu'en soit le sujet est
toujours subjectif. Il présente l'image d'une pensée non
d'un objet. L'objet emprunté à la vie n'est que le canevas
sur qui l'esprit s'exerce - toile d'araignée où ne régnent
que l'apôtre de celle qui l'a tissée et les hallucinations
que suggère à son regard cet apôtre.

Mais tout à coup au milieu d'un défilé de guerriers

~~un~~
son visage rit .

Le sol des terrasses est jonché de feuilles mortes.
D'autres tombent autour de moi sur les pierres avec un bruit
de carton .

Pour la forêt tropicale même, le moindre détail est
essentiel .

Un double, triple et parfois quadruple rang de fourmis
rouges descend le long du pied-droit d'une ouverture en ruine,
longe la pierre de base et remonte ~~à pas~~ précipités ^à le long
de l'autre pilier . C'est une cohorte inépuisable et quel
chef l'entraîne ?

Je suis là depuis 6 heures . Il ^{en} est presque dix et
^{je n'} i'ai vu encore ^{que} deux murs. Je m'assois cependant devant l'ad-
mirable Bouddha rongé de lichens, aux bras cassés mais d'un
équilibre toujours mystérieux . Après des bas reliefs agités,
cette statue surprend comme on s'éveille dans un sursaut .

Qui suis-je donc et que suis-je venu chercher dans
ces forêts ? L'art Khmer , quelque nouvelle image de moi-même
ou la conscience d'un détachement qui, à mesure que je suis
plus obligé de me mêler à l'existence de plus en plus, me de-
vient étranger . Et comment désormais retrouverais-je cet
équilibre d'indifférence et de douceur , cet éloignement des
autres et de moi-même que je ne suis pas assez parfait pour
m'imposer ? Ce spectacle du monde j'y participe encore tandis
que ce Bouddha les yeux baissés, les mains repliées , un sourire
qui refuse sur ses lèvres fermées domine l'agitation tropi-
cale et l'inquiétude de ce qui vit .

son visage rit.

Le sol des terrasses est jonché de feuilles mortes.
D'autres tombent autour de moi sur les pierres avec un bruit
de carton.

Pour la forêt tropicale même, le moindre détail est
essentiel.

Un double, triple et parfois quadruple rang de fougères
rouges descend le long du pied-groît d'une ouverture en ruine.
longe la pierre de base et remonte à ~~des~~ précipités le long
de l'autre pilier. C'est une cohorte inépuisable et quel
chef l'entraîne ?

Je suis là depuis 6 heures. Il ^{est} ~~est~~ presque dix et
je suis vu encore deux fois. Je m'assois cependant devant l'édifice
mirifique Bouddha rouge de lichen, aux bras cassés mais d'un
équilibre toujours mystérieux. Après des bras reliés agités
cette statue surprend comme on s'éveille dans un surseut.

Qui suis-je donc et que suis-je venu chercher dans
ces forêts ? L'air humide, quelque nouvelle image de moi-même
ou la conscience d'un détachement par à mesure que je suis
plus obligé de me mêler à l'existence de plus en plus me de-
vient étranger. Et comment désormais retrouverais-je cet
équilibre d'indifférence et de douceur, cet éloignement des
autres et de moi-même que je ne suis pas assez parvenu pour
m'imposer ? Ce spectacle du monde j'y participe encore tandis
que ce Bouddha les yeux baissés, les mains repliées, un sourire
qui refuse sur ses lèvres fermées domine l'agitation tropi-
cale et l'induitude de ce qui vit.

Les feuilles qui se détachent sont déjà mortes quand elles tombent . Tout cela est un peu ridicule .

Mais partout tout ce que je trouve ici de grand, ce Bouddha comme ces bas reliefs est dépouillé d'ornements, réduit à la ligne pure . Il n'y a d'art que de l'essentiel et du divin de l'homme .

Je rentre en charrette . Deux petits nègres me suivent en courant . Le cocher à mes pieds, une serviette éponge multicolore autour du cou, pique ses bêtes .

Je me demande tout à coup s'il n'y aurait pas deux aspects de Dieu, celui de la vie active qui est rythme - celui de la vie contemplative qu'on trouve dans le malheur et la maladie et qui serait Repos et sérénité ; car sans difficulté je passe de l'un à l'autre . J'ai fait arrêter mon carrosse. Je note cela. Nous repartons .

Le ^{linga} phallus qui donne la vie, Dieu de la vie . Bouddha qui se refuse à donner la vie (~~et de même Jésus~~) pour répandre la parole de vie, sublimation du Phallus - dieu du repos, du refus et de la sérénité . Et dans les mêmes temples adorés.

Je suis revenu devant le Bayon . Cette énigme de l'adoration phallique se pose avec d'autant plus insistance que chacune des tours de ce temple dédié ^{au} ~~à la~~ linga me semble en être la figure . Et je me pose devant elles une question qui à travers siècles relie Yaçovarman au Dr Frend .

Les feuilles qui se détachent sont déjà mortes quand elles tombent. Tout cela est un peu ridicule.

Mais partout tout ce que je trouve ici de grand, ce Bouddha comme ces bas-reliefs est dépourvu d'ornements, réduit à la ligne pure. Il n'y a d'air que de l'essentiel et du divin de l'homme.

Je rentre en charrette. Deux petites négres me suivent en courant. Le cocher à mes pieds, une serviette éponge multi-couleur autour du cou, pique ses bêtes.

Je me demande tout à coup s'il n'y aurait pas deux aspects de Dieu, celui de la vie active qui est rythme - celui de la vie contemplative qu'on trouve dans le malheur et la maladie et qui serait Repos et sérénité ; car sans difficulté je passe de l'un à l'autre. J'ai fait arrêter mon carrosse. Je note cela. Nous repartons.

Le phallus qui donne la vie, Dieu de la vie. Bouddha qui se refuse à donner la vie (~~et de même Jésus~~) pour repandre la parole de vie, sublimation du Phallus - Dieu du repos, du refus et de la sérénité. Et dans les mêmes temples adorés.

Je suis revenu devant le Bayon. Cette énigme de l'adoration phallique se pose avec d'autant plus insistance que chacune des tours de ce temple dédié ~~à la~~ finge me semble en être la figure. Et je me pose devant elles une question qui à travers siècles relie Yacovman au Dr Freud.

le linga

Si ~~le phallus~~ est vraiment un des signes de Dieu la meilleure adoration qu'on en peut faire et la plus pure n'est ~~elle~~ *le culte du linga ou ce peu de parties :* pas de ~~se masturber~~ ? Il ne s'agit plus en effet de chercher dans un autre être la satisfaction de ses désirs. Il ne s'agit plus d'un plaisir qu'on se donne à soi-même par l'intermédiaire de son sexe mais d'une consécration de l'être tout entier à son dieu central et d'une suppression totale des désirs qui ne sont pas ceux du sexe même. Les questions de peau, l'agrément du toucher - ~~cette hérésie de tirer une volupté de la chevelure d'une femme, de la douceur d'une peau, du parfum d'une aisselle~~ tout ici est remplacé par une adoration exclusive et dévote *retournée sur soi et en soi* ~~de son propre sexe sur lequel~~ toute l'attention de l'âme se concentre.

Bien mieux : la fatigue qu'un tel exercice répand par tout le corps - ~~cet anéantissement de l'être après le spasme de la masturbation~~ n'est-ce pas enfin une manière plus parfaite de se vouer à Dieu.

Tels seraient ~~le~~ Dieu et le culte de l'homme sain. ~~Le~~ Dieu et le culte de la détresse du corps et de l'âme se réduisant à cette partie de l'être qui est la sublimation de celle-ci.

Deux cultes nous habitent. Nous sommes voués à deux divinités et leurs luttes en nous font la tragique de notre vie.

Ainsi dans ~~le spasme même~~ je trouve enfin la beauté que j'y devinais incluse et ~~l'acte d'amour~~ *ont* ~~qui~~ jusqu'à *alors* ~~présent~~ me semblait avili du fait que pour le provoquer l'adoration

elle m'en il me semblait privé

à l'usage

Si l'adoration est vraiment un des signes de Dieu la
 meilleure adoration qu'on en peut faire et la plus pure n'est
 pas de se consacrer ? Il ne s'agit plus en effet de chercher
 dans un autre être la satisfaction de ses désirs. Il ne s'agit
 plus d'un plaisir qu'on se donne à soi-même par l'intermédiaire
 de son sexe mais d'une consécration de l'être tout entier à
 son Dieu central et d'une suppression totale des désirs qui
 ne sont pas ceux du sexe même. Les questions de beauté, d'agrè-
 ment du toucher - cette hérésie de tirer une volupté de la
 chevelure d'une femme, de la douceur d'une peau de parfum
 d'une aisselle tout ici est remplacé par une adoration exclu-
 sive et dévote de son propre sexe sur lequel toute l'attention
 de l'âme se concentre.

Bien mieux : la fatigue qu'un tel exercice répand par
 tout le corps - cet anéantissement de l'être après le ~~comme~~
 de la manifestation n'est-ce pas enfin une manière plus parfaite
 de se vouer à Dieu.

Tels seraient le Dieu et le culte de l'homme sain, le
 Dieu et le culte de la détresse du corps et de l'âme se ré-
 duisant à cette partie de l'être qui est la sublimation de
 celle-ci.

Deux cultes nous habitent. Nous sommes voués à deux
 divinités et leurs luttes en nous font la tragédie de notre vie.
 Ainsi dans le ~~spasme même~~ je trouve enfin la beauté
 que j'y devrais inclure et l'acte d'amour qui jusqu'à présent
 me semblait avili du fait que pour le provoquer l'adoration

à l'usage de l'âme

d'un individu s'impose, tout d'un coup retrouve ^{Il} ~~la~~ ^{sa} pureté
~~dont les êtres le privent~~ puisqu'il n'est plus le désir d'un
 individu mais l'absence de désirs individuels et qu'au lieu
 de signifier la recherche du plaisir il n'est plus que la
 forme où Dieu même s'adore .

Je suis venu dans ce temple au milieu des forêts pour
 y découvrir ~~l'~~ ^{est} accord, que je ne parvenais pas à établir ~~en~~
~~mei entre une furie sexuelle irrépressible et l'aspiration~~
 à ~~Dieu~~ . Et pourtant j'~~'~~ cherchais en vain quelque contra-
 diction . Je n'en trouvais aucune mais la crainte de la pensée
 d'autrui m'empêchait de découvrir ce chemin par où se rejoi-
 gnent les dieux jusqu'alors ennemis, le bouddha intérieur,
 génie de la sérénité - ~~la~~ ^{le} linga çivaïte symbole de l'énergie
 et de la vie .

d'un individu s'impose, tout d'un coup retrouve la pureté
 dont les êtres se privent puisqu'il n'est plus le désir d'un
 individu mais l'absence de désirs individuels et qu'un lieu
 de signifier la recherche du plaisir il n'est plus que la
 forme où Dieu même s'adore .

Je suis venu dans ce temple au milieu des forêts pour
 y découvrir l'accord que je ne parvenais pas à établir en
 moi entre une lutte sexuelle irrépressible et l'aspiration
 à Dieu . Et pourtant j'y cherchais en vain quelque contras-
 diction . Je n'en trouvais aucune mais la crainte de la pensée
 d'autrui m'empêchait de découvrir ce chemin par où se rejoi-
 gnent les dieux jusqu'alors ennemis, le bouddha intérieur,
 génie de la sérénité - lainga çivaité symbole de l'énergie
 et de la vie .

Crimes d'Etat 1926
4 articles
Paris à
Wineau
1875 km
1875 km
1875 km

Qu'10

21

surprise un peu ombrage

Je viens d'avoir une nouvelle ~~terreur~~ et j'ai reculé devant elle . Comme je me promenais à travers les chambres et les corridors obscurs du Bayon - [et que je prenais garde à ne marcher sur aucun serpent] tout à coup du haut d'une cellule en contrebas de laquelle ~~par~~ ^{court} un long corridor noir et voûté j'ai aperçu tout au bout dans la posture du Bouddha ce qui me parut être un homme assis .

Je suis sorti aussitôt de la chambre pour écrire ces mots au plein jour et je vais gagner maintenant cette

statue

10
Le viens d'avoir une nouvelle lettre et j'ai reculé
devant elle. Comme je me promettais à travers les chambres
et les corridors obscurs du Bayon - et que je prenais garde
à ne marcher sur aucun sergent, tout à coup du haut d'une
cellule en contrebas de laquelle par un long corridor noir
et voûté j'ai aperçu tout au bout dans la posture du Buddha
ce qui me parut être un homme assis.

Je suis sorti aussitôt de la chambre pour écrire
ces mots au plein jour et je vais gagner maintenant cette

statue....

Handwritten notes:
L'ordre de
la chambre
de la prison
de la prison
de la prison

Handwritten:
10/10

statue par l'ancienne extérieure . Mais tout jusqu'à présent
 me fait croire à ^{une} ~~la~~ plaisanterie ^{un peu lugubre} ~~sinistre~~ et dont je ~~trem-~~
~~ble encore~~ d'un homme - et vraisemblablement du fou qui
 se serait mis dans cette posture du Bouddha pour me sur-
 prendre .

Je suis remonté à la chambre que je venais de quit-
 ter . J'aperçois encore le Bouddha et la couleur du corps,
 le peu que je pouvais distinguer de sa chevelure m'ont
 paru plus ~~encore~~ qu'à première vue terriblement humains .

Je fais des détours pour m'en approcher et ne me
 risque vers lui qu'en voyant du dehors sa jambe immobile et
 dorée . Je regarde maintenant le corridor en contre-bas ,
 ténébreux comme une catacombe dont la longueur m'avait
 trompé . Les torrents de tout à l'heure bien qu'elle soit
 couverte y ont fait une grande flaque entre le mur exté-
 rieur massif et les piliers carrés qui le limitent du côté
 de l'enceinte interne ; c'est une galerie qui ressemble
 à une cave - royaume souterrain où ni le soleil ni le temps
 ne pénètre - lieu invariable et sinistre . Je n'entends à
 présent que les gouttes qui tombent dans la flaque . Pas
 même les crapauds ne l'habitent . Et tout en haut des mar-
 ches opposées qu'on distingue à peine dans la nuit qui
 les couvre , je revois cette chambre où j'eus peur . Je

me ...

statue par l'ancienne extérieure. Mais tout jusqu'à présent
~~me fait croire à la plâtrerie aînée et dont je~~
 pla encore d'un homme - et vraisemblablement du fou qui
 se serait mis dans cette posture du Bouddha pour me sur-
 prendre.

Je suis remonté à la chambre que je venais de quit-
 ter. J'aperçois encore le Bouddha et la couleur du corps,
 le peu que je pouvais distinguer de sa chevelure m'ont
 paru plus exactes qu'à première vue terriblement humains.

Je fais des détours pour m'en approcher et ne me
 risque vers lui qu'en voyant du dehors sa jambe immobile et
 dorée. Je regarde maintenant le corridor en contre-bas,
 ténébreux comme une catacombe dont la longueur m'avait
 trompé. Les torrents de tout à l'heure bien qu'elle soit
 couverte y ont fait une grande flaque entre le mur exté-
 rieur massif et les piliers carrés qui le limitent du côté
 de l'enceinte interne; c'est une galerie qui ressemble
 à une cave - royaume souterrain où ni le soleil ni le temps
 ne pénètre - lieu invraisemblable et sinistre. Je n'entends à
 présent que les gouttes qui tombent dans la flaque. Pas
 même les crissements ne l'habitent. Et tout en haut des mar-
 ches opposées qu'on distingue à peine dans la nuit qui
 les couvre, je revois cette chambre où j'eus peur. Je

me...

me retourne . Devant le Bouddha de pierre et d'or les bâtonnets ont fini de fumer . Le seul bruit de ma pensée trouble ces lieux . Mais voici que je remarque le tonnerre qui roule au fond du ciel . Les mots qui se formaient en moi m'avaient empêché d'y fixer une attention sans qui le monde n'est pas .

Des processions de guerriers courent encore sur les bas reliefs dont les murs intérieurs de la première enceinte sont couverts aussi . Mais par la pluie qui depuis dix siècles ruisselle sur eux ces blocs mal joints ont pris toutes les teintes de la terre . C'est un orchestre de notes successives qui se compose le long des murs .

J'entre de nouveau à l'intérieur du Bayon . Je monte quelques marches . Je découvre un nouveau corridor aussi noir que le premier et dans la nudité humide de cette ténèbre de caveau un autel sans Bouddha . Il semble que ces lieux viennent d'être abandonnés . Et tout cela cependant n'est pas triste . Obscurs et silencieux ils sont d'un effet si puissant encore avec leurs ouvertures carrées encadrées dans de grands monolithes, avec leurs piliers décorés et ces murs et ces voutes en berceaux faits de blocs qui tiennent sans plâtre et sans ciment que de l'abandon qu'on y respire une étrange ivresse se dégage . Il semble que ces lieux ne puissent plus mourir .

me retourne . Devant le Bouddha de pierre et d'or les ba-
 tonnets ont fini de tuer . Il se sent pruit de ma pensée
 trouble ces lieux . Mais voici que je remarque le tonnerre
 qui roule au fond du ciel . Les mots qui se formaient en
 moi m'avaient empêché d'y fixer une attention sans que le
 monde n'est pas .

Des processions de guerriers courent encore sur les
 pas reliefs dont les murs intérieurs de la première enceinte
 sont couverts aussi . Mais par la pluie qui depuis dix
 siècles ruisselle sur eux ces blocs mal joints ont pris
 toutes les teintes de la terre . C'est un orchestre de notes
 successives qui se compose le long des murs .

L'entre de nouveau à l'intérieur du Bayon . Je monte
 quelques marches . Je découvre un nouveau corridor aussi
 noir que le premier et dans la nudité humide de cette ténacité
 de caveau un autel sans Bouddha . Il semble que ces lieux
 viennent d'être abandonnés . Et tout cela cependant n'est
 pas triste . Obscurs et silencieux ils sont d'un effet si
 puissant encore avec leurs ouvertures carrées encastrées dans
 de grands monolithes, avec leurs piliers décorés et ces murs
 et ces voûtes en percées faites de blocs qui tiennent sans
 plâtre et sans ciment que de l'abandon qu'on y respire une
 étrange ivresse se dégage . Il semble que ces lieux ne
 puissent plus mourir .

Je grimpe à l'autre étage qu'à son pied même je ne pouvais soupçonner tant les escaliers en sont abrupts et étroits, les enceintes qui les séparent de l'étage inférieur. Me voici au milieu de l'in vraisemblable amoncellement de phallus gigantesques qu'on appelle des tours ornés sur leurs quatre faces des visages souriants de Civa plus grands qu'un homme, et pendus en l'air. C'est d'une prodigieuse fantaisie architecturale, une espèce de dragon composé de pierres noires et roses d'arbres et de bouts de ciel - une ~~pièce~~ pieuvre aux tentacules dressées - quelque végétation monstrueuse.

Deux gigantesques pieds de la hauteur d'un homme sont posés parmi d'autres fragments dans la chambre intérieure d'une des tours. ~~Pieds de quelle statue dont il ne reste rien~~. L'un est rouge l'autre blanc avec un grand cercle marron au milieu et tous deux divisés par de nombreuses lignes horizontales, en carrés où sont gravés des plantes, des ciseaux, des sortes de tigres, des serpents, d'autres cercles et des motifs de décoration.

Tout cela témoigne d'une invraisemblable profusion.

D'ailleurs à chaque pas dans ce monument c'est un entassement de pierres sculptées dont on ne sait plus que faire un chaos de statues, de têtes de frises de tronçons de colonnes. Il semble que pas un fragment de pierre ne ~~ait~~ dut rester nu. Et tout cela pourtant n'est ni chaotique ni lassant. C'est une œuvre naturelle et comme le fourmille-

Le grimpe à l'autre étage du à son pied même je ne

pourrais soupçonner tant les escaliers en sont abrupts et
étroits les encintes qui les séparent de l'étage inférieur.

Me voici au milieu de l'invasible - elle amoncellement de
châlins gigantesques qu'on appelle les tours ornés sur leurs
quatre faces des visages souriants de Giva plus grande qu'un
homme et pendus en l'air. C'est d'une prodigieuse fantaisie
architecturale, une espèce de dragon composé de pierres noires
et roses d'arbres et de bouts de ciel - une œuvre
aux tentacules dressées - quelque végétation monstrueuse.

Deux gigantesques pieds de la hauteur d'un homme sont
posés parmi d'autres fragments dans la chambre inférieure
d'une des tours. Pieds de quelle statue dont il ne reste
rien. L'un est rouge l'autre blanc avec un grand cercle
marqué au milieu et tous deux divisés par de nombreuses li-
gnes horizontales, en carrés ou sont gravées des plantes, des
oiseaux, des sortes de tiges, des serpents, d'autres cercles
et des motifs de décoration.

Tout cela témoigne d'une invraisemblable profusion.

D'ailleurs à chaque pas dans ce monument c'est un
entassement de pierres sculptées dont on ne sait plus que
faire un chaos de statues, de têtes de fesses de tronçons
de colonnes. Il semble que pas un fragment de pierre ne soit
dû rester nu. Et tout cela pourtant n'est ni chatoie ni
lassant. C'est une œuvre naturelle et comme le fourmilie-

ment ~~et comme le fourmillement~~ de l'esprit au milieu de la forêt . Encore, des tours, plusieurs sont écroulées. Et pourtant il en reste un tel nombre et tellement étagées qu'elles portent ombre les unes sur les autres .

A l'instant une énorme chauve-souris aux ailes carrées vient de voler précipitamment près de moi . Pas un instant dans ces ruines près de fragments et de statues mutilées je n'ai l'impression d'être seul . D'ailleurs du petit sanctuaire que je visite, par deux ouvertures la forêt fait irruption tandis que par les deux autres ce sont les marches, les piliers environnants, tout le reste du temple couvert de mousse, de lichen et de verdure et qui partout semble pousser en floraisons exubérantes .

A mes pieds mêmes, un Bouddha en ronde bosse sur un fond de palmier est encore objet de culte . Des bâtonnets éteints le trahissent dans un évidement de colonnettes .

Ville où la fantaisie humaine a remplacé les corps par une présence aussi vivante, aussi nombreuse; entourée de la forêt tropicale habitée par l'esprit et monument d'une étrange planète voilà le signe mystérieux d'Angkor que le silence y apparaît enfin plus peuplé que le bruit de nos villes d'Europe . Là bas nous passons notre temps à nous répéter; chaque forme ici est doué d'une nouveauté prodigieuse .

Enfin redescendu j'ai voulu traverser la forêt dans

ment et comme le feuillage de l'esprit au milieu de la forêt. Encore, des tours, plusieurs sont écroulées. Et pour- tant il en reste un tel nombre et tellement étages qu'elles portent ombre les unes sur les autres.

A l'instant une énorme chauve-souris aux ailes carrées vient de voler précipitamment près de moi. Pas un instant dans ces ruines grés de fragments et de statues mutilées je n'ai l'impression d'être seul. D'ailleurs du petit sanctuaire que je visite, par deux ouvertures la forêt fait irruption tandis que par les deux autres ce sont les marches, les piliers en- vironnants, tout le reste du temple couvert de mousse, de li- chen et de verdure et qui partout semble pousser en floraisons exubérantes.

A mes pieds mêmes, un Bouddha en ronde bosse sur un fond de plâtre est encore objet de culte. Des bâtonnets étroits le trahissent dans un évidement de colonnettes.

Ville ou la fantaisie humaine a remplacé les corps par une présence aussi vivante, aussi nombreuse; entourée de la forêt tropicale habitée par l'esprit et monument d'une étrange planète voilà le signe mystérieux d'Angkor que le silence y apparaît enfin plus peuplé que le bruit de nos villes d'Europe. Là pas nous passons notre temps à nous révéler; chaque forme ici est douée d'une nouveauté prodigi- euse.

Enfin redescendu j'ai voulu traverser la forêt dans

la nuit et l'orage . Je me suis fait mener à la Terrasse des
Eléphants de delà, à pied dans l'ombre qui se serrait je suis
parti à la recherche du roi lépreux . Toute la terre respi-
rait. Les grenouilles *gic laimp* à chacun de mes pas .

Je suis revenu ce matin au *Pa-Khu* ^{*Pa-Khu*} que j'avais tant
aimé l'autre jour . M'y voici aujourd'hui pour la dernière
fois et déjà j'allais m'en émouvoir (fin des choses, etc..) mais
je suis environné de sigflements de moustiques , piqué de tou-
tes parts . Il me faut avancer .

En passant devant un gros arbre une espèce de *Vrombinent*
intérieur m'arrêta. Je regarde . Comme une trompe sort
de l'arbre et de toutes petites abeilles s'en échappent d'un
 Brusque vol - arbre creux et qui sert de ruche à cet essaim
le bruit d'un monde étranger l'habite et lui ajoute sa vie .
Au loin, sur les marches du temple tout au bout de l'allée où
j'avance lentement les taches jaunes de toute une bonzerie
s'agitent, retour de quelqu'office célébré dans les ruines
devant un tronçon de statue dont l'adoration s'est perpétuée.

Autour de moi j'entends des bruits de bêtes, des gla-
pissements de singe et pourtant ne distingue aucune forme .
Je ne vois que des moustiques qui tentent d'approcher - les
rabres mouillés et un ruisseau le long du sentier que je suis.

Je pénètre dans les ~~XXXX~~ encéentes. Une petite ouver-
ture carrée s'ouvre sur la pleine forêt . Un grand arbre

la nuit et l'orage . Je me suis fait mener à la Terrasse des
Eléphants de délé, à pied dans l'ombre qui se serrait je suis
parti à la recherche du roi lépreux . Toute la terre respi-
rait, les grenouilles *Je suis à chacun de mes pas .*

Je suis revenu ce matin au
Je suis revenu ce matin au *Je suis à chacun de mes pas .*
aimé l'autre jour . M'y voici aujourd'hui pour la dernière
fois et déjà j'allais m'en étonner (fin des choses, etc..) mais
je suis environné de affillements de montagnes, glorie de tou-
tes parts . Il me faut avancer .

En passant devant un gros arbre une espèce de
En passant devant un gros arbre une espèce de *Monstres*
intérieur m'arrêta. Je regarde . Comme une trompe sort
de l'arbre et de toutes petites spirales s'en échappent d'un
brusque voi - arbre creux et qui sert de roche à cet essaim
le fruit d'un monde étranger l'habite et lui ajoute sa vie .
Au loin, sur les marches du temple tout au bout de l'allée où
j'avance lentement les taches jaunes de toute une honnerie
s'agitent, retour de quelques officiers célébrés dans les ruines
devant un tronçon de statue dont l'adoration s'est perdue.

Autour de moi j'entends des bruits de bêtes, des gla-
piements de singe et pourtant ne distingue aucune forme .
Je ne vois que des montagnes qui tentent d'approcher - les
lignes mouillées et un ruisseau le long du sentier que je suis.
Je pénètre dans les massifs encaissés . Une petite ouver-
ture carrée s'ouvre sur la plaine forêt . Un grand arbre

écroulé la barre . Je veux franchir cet arbre . Il cède et j'ai roulé par terre.

Maintenant ce ne sont plus que des amoncellements de blocs moussus qui encombrant les galeries et les chambres des temples . Les arbres sont encore installés sur des architraves . L'énorme triangle d'un fromager sur une voûte . Ailleurs une autre racine a si fortement enfoncé ses pinces tout autour qu'à la fois certains blocs se soulèvent et d'autres, enchassés, sont pris comme des bêtes dans les crocs d'une patte . Ce n'est plus guère qu'à Ta Prohm qu'on éprouve ce que put être cette ville dans la forêt avant qu'en eut commencé le nettoyage comme ils disent .

Empi^{de} admirable . Des trancs de jeunes arbres continuent de s'élaner des linteaux et des entablements. Des racines se détendent le long des piliers, les entourent en se ramifiant . Sur les blocs amoncelés verts de mousse et de capillaires elles s'allongent et se tordent comme des bras, disparaissent et tout d'un coup ressurgissent après un cheminement maintenant souterrain . Les feuillages se tendent les uns vers les autres . Ici je n'assiste pas à la destruction d'une ville résorbée . Une nouvelle végétation grâce à l'appui des murs se superpose à l'autre - une sorte de danse cosmique entraîne dans leur fabuleuse unité le temple et la forêt .

Tout germe et se développe avec la puissance d'une

écroulé la barre. Je veux franchir cet arbre. Il cède et
j'ai roulé par terre.

Maintenant ce ne sont plus que des amoncellements de
blocs massifs qui encombrant les galeries et les chambres
des temples. Les arbres sont encore installés sur des ar-
chives. L'énorme triangle d'un frémissement sur une voûte.
Ailleurs une autre racine a si fortement enfoncé ses pinces
tout autour qu'à la fois certains blocs se soulèvent et
d'autres, enfoncés, sont pris comme des bûches dans les crocs
d'une patte. Ce n'est plus guère qu'à La Proum qu'on éprouve
ce que fut être cette ville dans la forêt avant qu'en eut
commencé le nettoyage comme ils disent.

Empile admirable. Des tranches de jeunes arbres conti-
nuent de s'élever des linteaux et des entablements. Des ra-
cines se détachent le long des piliers, les entourant en se
ramifiant. Sur les blocs amoncelés verts de mousse et de
capillaires elles s'allongent se tordent comme des bras, dis-
paraissent et tout d'un coup ressurgissent après un chemine-
ment maintenant souterrain. Les feuillages se tendent les
uns vers les autres. Ici je n'assiste pas à la destruction
d'une ville résorbée. Une nouvelle végétation grâce à l'ap-
pui des murs se superpose à l'autre - une sorte de danse cos-
mique entraîne dans leur folle danse unie le temple et la
forêt.
Tout germe et se développe avec la puissance d'une

armée de géants . Et les formes des feuilles, les dimensions des troncs font une si prodigieuse gamme qu'il semble tant le regard à passer des unes aux autres éprouve de stupeur et tant il ne cesse de s'y assouplir que tout visiblement croît devant lui au moment même qu'il s'y pose .

Et parfois les racines d'un arbre germé sur la voûte d'une galerie tendent dans le vide des tronçons morts . Des branches qui ont lentement pourri à chaque instant tombent avec fracas, Des lianes se jettent de pierre à pierre et j'ai vu un jeune bananier le seul de son espèce pousser dans l'ouverture d'une porte ruinée . De partout des racines pareilles à des cordes se sont tendues joignant dans une seule étreinte à un arbre lointain des pierres dont l'in vraisemblable équilibre se perpétue .

Tout jaillit avec une telle vigueur et l'impression que donne cette universelle ascension est si puissante qu'il ne semble pas que ces entassements de blocs soient tout ce qui reste de temples dont subsisteraient des murs mais qu'au contraire des temples sont en train de s'ériger sous la profonde poussée d'une force intérieure qui peu à peu en trouvant ces amoncellements les dirige, les ordonne et les édifie dans l'espace .

Tout à coup je m'émerveille . L'arbre que j'ai vu dont les racines sont les plus nombreuses et du diamètre le plus énorme se dresse sur la voûte d'une galerie qui ne s'écroule pas . Il est pareil à un géant, dominant une armée de racines

armée de géants. Et les formes des feuilles, les dimensions des troncs dont une si prodigieuse gamme qu'il semble tant le regard à passer des unes aux autres éprouve de stupeur et tant il ne cesse de s'y associer que tout visiblement croît devant lui au moment même qu'il s'y pose.

Et parfois les racines d'un arbre germé sur la voûte d'une galerie tendent dans le vide des tronçons morts. Les branches qui ont lentement pourri à chaque instant tombent avec fracas. Les lianes se jettent de pierre à pierre et j'ai vu un jeune panache le seul de son espèce pousser dans l'ouverture d'une porte ruinée. De partout des racines ga-reilles à des cordes se sont tendues joignant dans une seule étendue à un arbre lointain des pierres dont l'inversement-bleue équilibre se perd.

Tout jaillit avec une telle vigueur et l'impression que donne cette universelle ascension est si puissante qu'il ne semble pas que ces entassements de blocs soient tout ce qui reste de temples dont subsisteraient des murs mais d'un contraire des temples sont en train de s'ériger sous la profonde poussée d'une force intérieure qui peu à peu en trouvant ces amoncellements les dirige, les ordonne et les édifie dans l'espace.

Tout à coup je m'émerveille. L'arbre que j'ai vu dont les racines sont les plus nombreuses et du diamètre le plus énorme se dresse sur la voûte d'une galerie qui ne s'éroule pas. Il est pareil à un géant, dominant une armée de racines

de lianes, de fougères et de tiges volantes dont le concours est en train d'édifier cette ville.

Ses propres racines qui tombent, aériennes et blanches, les unes à côté des autres ont l'air d'une cascade immobile.

Une double nef pleine de pierres, de dalles, d'autels abandonnés, de racines qui serpentent et de termitières, dresse encore intacts son mur extérieur, ses deux voûtes, sa double rangée de piliers dont des chapiteaux éternisent la splendeur. Mais l'ouverture extrême encombrée de blocs ne se laisse point franchir. Il me faut retourner sur mes pas et traverser une nouvelle fois cette ténèbre de caveau.

Des fleurs blanches aux corolles énormes s'ouvrent sur le sentier. Dans l'une un papillon enfoncé en trouve et referme ses quadruples ailes avec un rythme régulier. Un bruit de feuillages remués. Je regarde en l'air. Une famille de singes voyage. Ils se laissent choir dans l'épaisseur des arbres jusqu'aux branches sur lesquelles tous à la queue leu leu défilent pour s'enfuir.

Je pénètre dans une nouvelle nef plus claire que l'autre. Les nagas dont les murs sont décorés forment en s'enroulant une suite de grandes niches vides d'un style qui ressemble étrangement à notre flamboyant.

Des chauves-souris tournoient. Je reconnais enfin le bruit de voiture qui passe dont le m'étais inquiet l'autre jour.

de fines, de fougères et de tiges volantes dont le concours
est en train d'édifier cette ville.

Ses propres racines qui tombent, aériennes et blanches,
les unes à côté des autres ont l'air d'une cascade immobile.

Une double nef pleine de pierres, de dalles, d'autels
abandonnés, de racines qui serpentent et de termitières, dressée
encore intacte son mur extérieur, ses deux voûtes, sa double
rangée de piliers dont des chapiteaux éternissent la splendeur.
Mais l'ouverture extrême encombrée de blocs ne se laisse point
franchir. Il me faut retourner sur mes pas et traverser une
nouvelle fois cette ténacité de caveau.

Des fleurs blanches aux corolles énormes s'ouvrent sur
le sentier. Dans l'une un papillon enfoncé en trouvant sa
forme ses quadrangulaires ailes avec un rythme régulier. Un bruit
de feuillages remués. Je regarde en l'air. Une famille de
singes voyage. Ils se laissent choir dans l'épaisseur des
arbres jusqu'aux branches sur lesquelles tous à la queue l'un
les défilent pour s'entourer.

Je pénètre dans une nouvelle nef plus claire que
l'autre. Les murs dont les murs sont décorés fœmment en
s'entroulant une suite de grandes niches vides d'un style qui
ressemble étrangement à notre flamboyant.

Des chauves-souris tournoient. Je reconnais enfin
le bruit de voiture qui passe dont le métal inquiète l'autre
jour.

Mes boeufs trotteurs me remmènent . Nous traversons la chaussée des géants. Je remarque que les plus beaux d'entre eux sont ceux dont les doigts apparaissent encore au bout d'une main et d'un bras invisible . La grandeur des choses ne dépend décidément que de leur puissance de suggestion .

Phnom Bakeng . Devant un phallus des bâtonnets d'encens achèvent de brûler .

Autour de moi la forêt à perte de vue de quelque côté que je me tourne, et par endroits des flaques d'eau scintillent . Là bas le bloc aux cinq tours d'Angkor Vhat. Du couchant tout un pan de ciel s'avance vers moi opaque et amenant l'orage . Mais que m'importe ce panorama ? Je m'aperçois tout à coup que l'orage ... Je m'arrêtai d'écrire tant l'orage et la nuit imminente s'était mis à m'épouvanter . J'étais monté, seul sur cette colline à la tombée du jour et ne savais plus par où descendre . Un essaim de libellules s'élevait d'un fourré comme un pin parasol .

Ce matin je suis venu à Prah Khan. L'entrée où le bouverier m'arrête est obstruée de blocs . Je ne sais comme la voûte de la porte tient encore . Des pierres sont superposées par leurs arêtes. Auprès un gigantesque garuda se dresse à un angle du mur, crochu, ailé, démon de la forêt -génie à tête d'oiseau et redouté des indigènes . Au delà de la porte le fouillis d'une forêt impénétrable . Il m'indique un sentier latéral . Je m'y engage . Une araignée large comme la paume tisse sa toile au milieu du chemin .

fin d'avril
1926

Pana a
nivada
Kene Schwob

Lu # 10

6

Mes poeufs trottoirs me remment . Nous traversons
 la chassée des géants . Je remarque que les plus beaux d'entre
 eux sont ceux dont les doigts apparaissent encore au bout
 d'une main et d'un bras invisable . La grandeur des choses
 ne dépend décidément que de leur puissance de suggestion .
Pinnom Bakana . Devant un phallus des bâtonnets

*fin de l'essai
1926*

Autour de moi la forêt à perte de vue de quelque
 côté que je me tourne, et par endroits des flaque d'eau
 scintillent . Là bas le bloc aux cinq tours d'Angkor Vhat .
 Du couchant tout un pan de ciel s'avance vers moi opaque et
 amenant l'orage . Mais que m'importe ce panorama ? Je m'aper-
 çois tout à coup que l'orage . . . Je m'arrête à écrire tant
 l'orage et la nuit imminente s'était mis à m'opouventer .
 J'étais monté . . . sur cette colline à la tombée du jour
 et ne savais plus par où descendre . Un essaim de libellules
 s'élevait d'un fourré comme un pin parasol .

Ce matin je suis venu à Prah Khan . L'entrée où le
 pouvoir m'arrête est ornée de blocs . Je ne sais comme
 la voûte de la porte tient encore . Des pierres sont superpo-
 sées par leurs arêtes . Après un gigantesque garin se dresse
 à un angle du mur, crochu, ailé, démon de la forêt-génie à tête
 d'oiseau et redouté des indigènes . Au delà de la porte le
 fouillis d'une forêt impénétrable . Il m'indique un sentier
 latéral . Je m'y engage . Une araignée large comme la paume
 tisse sa toile au milieu du chemin .

*Comme
à l'entrée
de la forêt
1926*

Et début de mai 1926

Tout autour c'est la brousse avec le bruit des gouttes d'eau, les cris des singes et le ramage des oiseaux . Je ne sais trop comme je parviendrais à retrouver ma route. Je m'enfonce encore . Des bourdonnements d'insectes me font croire à des voix humaines . Toutes les sortes de glapissements, d'ululements de sifflements dans la profondeur de la forêt se succèdent .

Dévoré de moustiques je cesse de rien noter. Je m'enfonce plus avant . Tout à coup un mur décoré d'apsaras se dresse devant moi sur un soubassement où les fougères, les ronces, toute une ξ végétation naine a poussé . Il me semble qu'à droite le sentier doit trouver son issue mais d'abord je grimpe jusqu'aux ouvertures . Une espèce de silence maintenant m'entoure troué seulement par les deux notes qu'un singe lointain répète inlassablement .

Par une ouverture libre j'ai regardé dans le temple. Des murs, des piliers, une admirable décoration d'apsaras et de fleurons sur une terre mouillée couverte de racines, au milieu d'une forêt qui n'est pas comme celle de Ta Prohm, une forêt de grands arbres, mais de troncs minces, de tiges innombrables que la pluie de ce matin a couvert d'une rosée qui brille . Lumière de sous bois . Cette fois ce sont bien des ruines . Ce temple est saisi par les lianes . Captif, condamné à cet embrassement .

Comme j'ai pu sortir d'un autre côté dans un filet

Tout autour c'est la bruisse avec le bruit des gouttes
 d'eau, les cris des singes et le ramage des oiseaux. Je ne
 sais trop comme je parviendrais à retrouver ma route. Je m'en-
 fonce encore. Des bourdonnements d'insectes me font croire à
 des voix humaines. Toutes les sortes de glapissements, d'ulul-
 lements de affilements dans la profondeur de la forêt se suc-
 cèdent.

Dévoré de moustiques je cesse de rien noter. Je m'en-
 fonce plus avant. Tout à coup un mur décoré d'aspas se
 dresse devant moi sur un exhaussement où les fougères, les ton-
 ces, toute une végétation naine a poussé. Il me semble qu'à
 droite le sentier doit trouver son issue mais d'abord je
 grimpe jusqu'aux ouvertures. Une espèce de silence maintenant
 m'entoure troué seulement par les deux notes qu'un singe loin-
 tain répète inlassablement.

Par une ouverture libre j'ai regardé dans le temple.
 Des murs, des piliers, une admirable décoration d'aspas et de
 fleurons sur une terre mouillée couverte de racines, au milieu
 d'une forêt qui n'est pas comme celle de La Prohm, une forêt
 de grands arbres, mais de troncs minces, de tiges innombrables
 que la pluie de ce matin a couvert d'une rosée qui brille.
 Lumière de sous bois. Cette fois ce sont bien des ruines.

Ce temple est saisi par les lianes. Captif, condamné à cet
 embarras.

Chuan
 5/11/54
 8/11/54

Comme j'ai pu sortir d'un autre côté dans un filet

de lianes j'ai découvert un temple invisible et comme résorbé
Sous une ancienne tour toutes les pierres s'entassent.
Le jour et la verdure qui le tamise entrent ensemble par
ce large trou .

Les moindres bruits de gouttes d'eau qui suintent
prennent dans ce silence une valeur éternelle. Et le bruit
que je fais y reste sans écho .

Mais ma route est perdue et pourtant j'avance de plus
en plus car à chaque pas après chaque entassement de pierres
je découvre de nouveaux murs et la ressemblance des apsaras
qui se succèdent me convainc secrètement que je ne puis me
perdre. Pourtant maintenant les arbres penchés, les lianes, les
pierres me bouchent la route . Il me faut retourner et j'esca-
lade de nouveau tout ce que je viens d'escalader. Des ronces
s'accrochent à moi . Je prends garde à ce nouvel ennemi et
devant moi aperçois une liane immobile aux piques dressées.
Mais tout à coup la fantaisie me prend de ne pas refaire le
même chemin comme si je ne me plaisais qu'à découvrir . Au
bout de quatre pas je suis enveloppé de lianes, sans coupe coupe
pour avancer, ~~le porte-plume à la main~~. Je pose un doigt au
bout de l'épave d'une ronce. Je mesure alors ce que je risque
et m'empresse vers l'ouverture par où je suis entré. Je la
distingue de loin à la blancheur de mon casque sur la plinthe.
J'avance encore. Le Chemin cesse devant une triple marche. Je
note les moindres détails pour m'y retrouver. Un arbre pousse

de lianes j'ai découvert un temple invisible et comme résorbé
Sous une ancienne tour toutes les pierres s'entassent.

Le jour et la verdure qui le tamise entrent ensemble par
ce large trou.

Les moindres bruits de gouttes d'eau qui s'écoulent
prennent dans ce silence une valeur éternelle. Et le bruit
que je fais y reste sans écho.

Mais ma route est perdue et pourtant j'avance de plus
en plus car à chaque pas après chaque entassement de pierres
je découvre de nouveaux murs et la ressemblance des escaliers
qui se succèdent me convainc secrètement que je ne suis me
garde. Pourtant maintenant les arbres penchés, les lianes, les
pierres me bouchent la route. Il me faut retourner et j'escalade
de nouveau tout ce que je viens d'escalader. Des troncs
s'accrochent à moi. Je prends garde à ce nouvel ennemi et
devant moi s'aperçoit une liane immobile aux piques dressées.
Mais tout à coup la fantaisie me prend de ne pas relâcher le
même chemin comme si je ne me laissais qu'à découvrir. Au
bout de quatre pas je suis enveloppé de lianes, sans coupe
pour avancer, le porte-plume à la main. Je pose un doigt au
bout de l'épave d'une ronce. Je mesure alors ce que je risque
et m'empresse vers l'ouverture par où je suis entré. Je la
distingue de loin à la blancheur de mon casque sur la plinthe.
J'avance encore. Le chemin cesse devant une triple marche. Je
note les moindres détails pour m'y retrouver. Un arbreousse

sur une des pierres. Mais le sentier reprend. Il retourne par l'autre côté au temple dont je viens. Une fourmi rouge me pique. Je commence à dénombrer mes ennemis .

Nouveau temple, nouveau mur, nouveaux entassements . La forêt ici ne faillit plus comme à Ta Prohm . Elle enlace et soustrait ce qu'elle saisit. Le sentier se poursuit jusqu'à une porte à 1/2 obstruée. Il reprend au-delà et suit un mur . J'hésite à m'y ~~enferrer~~ engager.

La curiosité pourtant me force à voir jusqu'où va ce tracé humain. Je me mets à le suivre.

Un mur bizarre se dresse de nouveau devant moi fait d'une espèce de pierre forée de mille trous comme une éponge et percé d'ouvertures où sont engagés des blocs parallèles et de même hauteur. Cette fois c'est de l'acrobatie. Par une ouverture haute comme le bras je pénètre dans une galerie cahotique, sans voute, avec une seule arche qui ~~demeure encore~~ et j'aperçois au delà une autre arche indépendante faite de blocs mal joints qu'un garuda à leur base veille encore. Et par dessus cette arche un énorme tronc de fromager et par delà comme jaillissant d'une hauteur sans soutien deux autres fromagers sans doute appuyés sur des ruines dont des pierres me dérobent la vue et qui semblent ainsi suspendus dans l'air.

Je descends de nouveau . J'aperçois dans une clairière un autre monument. Le sentier coupé par des broussailles n'y mène pas .

sur une des pierres. Mais le sentier reprend. Il retourne par
l'autre côté au temple dont je viens. Une fourmi rouge me pi-
que. Je commence à dénoncer mes ennemis.

Nouveau temple, nouveaux entassements. La
forêt ici ne fait plus comme à La Prohm. Elle enlace et
soutient ce qu'elle saisit. Le sentier se poursuit jusqu'à
une porte à l'ouest. Il reprend au-delà et suit un mur.
L'édifice à m'y engager.

La curiosité pourrait me faire à voir jusqu'ou va ce
tracé humain. Je me mets à le suivre.

Un mur bizarre se dresse de nouveau devant moi fait
d'une espèce de pierre forée de mille trous comme une éponge
et percé d'ouvertures ou sont engagés des blocs parallèles
et de même hauteur. Cette fois c'est de l'acrobatie. Par une
ouverture haute comme le bras je pénètre dans une galerie
capitule, sans voute, avec une seule arche qui ~~domine encore~~
et l'aperçois au delà une autre arche indépendante faite de
blocs mal joints qu'un gâtard à leur base veille encore. Et
par dessus cette arche un énorme tronç de frottement et par delà
comme jaillissant d'une hauteur sans soutien deux autres fro-
nons sans doute adossés sur des ruines dont des pierres me
dépouillent la vue et qui semblent ainsi suspendus dans l'air.

La descente de nouveau. L'aperçois dans une clairière
un autre monument. Le sentier courbe par des prouesses n'y
mène pas.

à 5 h
à 9 h

J'y suis allé quand même. Rien n'égale la poésie de cette *mine perdue*. Ici il ne s'agit plus seulement de la forêt mais vraiment d'une chasse ou de ce que doit être la prospection d'une mine. Je regarde à peine les bas reliefs, les motifs de décoration d'ailleurs partout pareils. Que cherché-je vraiment? un temple plus beau - ma route ou l'émotion de l'imprévu?

Seul, dévoré de piqures, ayant à moitié perdu mon chemin, sans doute je suis ridicule cette plume et ce carnet à la main mais tout de même quel autre moyen de poursuivre ma pensée que de noter chaque pas qu'elle fait et de m'interroger sur les causes d'un si vif plaisir. Ni Angkor Vhat, ni les bas reliefs du Bayon ne me valent cette matinée perdue sur une fausse route.

Et tout à coup un lion de pierre en plein soleil dresse au pied d'un monticule sa forme hiératique. Je grimpe mais tout autour c'est la brousse et je ne distingue rien qu'un peu d'eau qui dort au bout du sentier que j'ai suivi. Il me faut donc refaire entièrement le chemin. Temps perdu! Mais à quoi donc l'employer pour ne le perdre pas?

Je redescends. Le sentier décidément ne va pas à l'étang. Il mène vers des colonnes que j'aperçois. Et leur beauté qui m'attire, au risque de me perdre tout à fait, je me dirige vers elle. N'est-ce pas plutôt le besoin d'accomplir jusqu'au bout la tâche commencée? Et n'est-ce pas là le premier élément de tout plaisir.

J'y suis allé quand même. Rien n'égalait la poésie de
 cette *œuvre*. Ici il ne s'agit plus seulement de la fo-
 rêt mais vraiment d'une chasse ou de ce que doit être la pros-
 pecton d'une mine. Je regarde à peine les bas reliefs, les
 motifs de décoration d'ailleurs partout pareils. Que cherché-
 je vraiment? un temple plus beau - ma route ou l'émotion de
 l'imprévu?

Seul, dévoré de piqûres, ayant à moitié perdu mon chemin,
 sans doute je suis ridicule cette plume et ce carnet à la
 main mais tout de même quel autre moyen de poursuivre ma pensée
 que de noter chaque pas qu'elle fait et de m'interroger sur
 les causes d'un si vil plaisir. Ni Angkor Vat, ni les bas
 reliefs du Bayon ne me valent cette matinée perdue sur une
 fausse route.

Et tout à coup un lion de pierre en plein soleil dressé
 au pied d'un monticule sa forme hiératique. Je grimpe mais
 tout autour c'est la brousse et je ne distingue rien du'un
 peu d'eau qui dort au bout du sentier que j'ai suivi. Il
 me faut donc relater entièrement le chemin. Temps perdu!
 Mais à quoi donc l'employer pour ne le perdre pas?

Je redescends. Le sentier décidément ne va pas à
 l'étang. Il mène vers des colonnes que j'aperçois. Et leur
 beauté qui m'attire, au risque de me perdre tout à fait. Je me
 dirige vers elle. N'est-ce pas plutôt le besoin d'accomplir
 jusqu'au bout la tâche commencée? Et n'est-ce pas là le
 premier élément de tout plaisir.

Des liens sans visage mais aux corps intacts se dressent de nouveau . Voici les pierres.

Maintenant je me trouve d'un coup en plein Prah Kan. Derrière moi des singes passent d'arbre en arbre. Tous les feuillages s'agitent et chaque fois ^{ce sont} ceux d'arbres plus proches. ~~Je ne suis décidément pas très courageux. Je craignais-je pas déjà que ce fussent des hommes ! Je les distingue enfin et me rassure.~~ Ils font des bonds prodigieux, sautent dans le vide, s'accrochent, se balancent et grimpent de nouveau .

Mais le temps me presse et ~~je note d'abord que je suis arrivé du côté par où les deux petites touffes vertes se trouvent à gauche de la colonnade. Sans y prendre garde~~ Je donne dans une toile d'araignée. Une bête énorme me semble m'aveugler; je m'en défais avec une violence qui brise tout sans me délivrer . Je n'aime décidément pas beaucoup non plus le contact des bêtes et prends plus grand soin de mon corps que je ne l'imaginais .

La forêt derrière moi est constellée de singes.

Mais ces colonnes étrangement semblables aux colonnes grecques, qui donc ici les inventa ?

Un bruit de plus en plus infernal de branches cassées de bêtes furieuses et qui rugissent - les singes sans doute - de feuillages remués. Je me retourne . Un énorme gibbon assis sur son derrière me regardait écrire .

Des lions sans visage mais aux corps intacts se dressent de
nouveau. Voici les pierres.

Maintenant je me trouve d'un coup en plein Pruh Kan.
Derrière moi des singes passent d'arbre en arbre. Tous les
feuilles s'agitent et chaque fois ceux d'arbres plus pro-
ches. Je ne suis décidément pas très courageux. Je crains
je pas déjà que ce fussent des hommes. Je les distingue au
sein et me rassure. Ils font des bonds prodigieux, sautant
dans le vide, s'accrochant, se balançant et grimpent de nouveau.

Handwritten marks: a box with 'X' and 'L' and some scribbles.

Mais le temps me presse et je note d'abord que je suis
arrivé du côté par où les deux petites feuilles vertes se trou-
vent à gauche de la colonne. Sans y prendre garde je donne
dans une toile d'araignée. Une bête énorme me semble m'avoir
glor; je m'en débats avec une violence qui brise tout sans me
délivrer. Je n'aime décidément pas beaucoup non plus le con-
tact des bêtes et prends plus grand soin de mon corps que je
ne l'imaginai.

Handwritten scribbles.

La forêt derrière moi et constatée de singes.

Mais ces colonnes étrangement semblables aux colonnes
grecques, qui donc ici les inventa ?
Un pruit de plus en plus infernal de branches cassées
de bêtes furieuses et qui rugissent - les singes sans doute -
de feuilles remuées. Je me retourne. Un énorme gibbon assis
sur son derrière me regardait écrire.

Handwritten notes: "Quarry" and "F. 21-5-26 à 1h" and "F. 21-5-26 à 5h".

Je me mets à siffler . Un singe sur une branche basse avance la tête puis remonte tout doucement le long de l'arbre. Tous les bruits du même coup ont cessé .

Les colonnes de cette acropole tropicale ne manquent-elles pas aussi du temps perdu .

Je m'engage dans un nouveau chemin et m'aperçois que j'y suis définitivement embrouillé. Mais il est à peine neuf heures et jusqu'au soir en suivant l'un quelconque des sentiers je suis sûr de trouver une porte . Le plaisir de me perdre n'entre donc pas dans mon plaisir . Au fond de cet imprévu sommeille la certitude de ne pouvoir m'égarer . Et me voici de nouveau grimant sur un temple encombré de pierres et de broussailles . La forêt suspendue ne s'y laisse que par endroits traverser du soleil . L'ombre mouillée de ces murs, de cette terre grasse, de ces feuilles qui pourrissent me rappellent mes parfums les plus chers. J'essaie tous les sentiers - je longe toutes les ruines . J'erre partout à l'aventure .

Des cris sinistres comme de bêtes furieuses et blessées déchirent par instants le silence de la forêt .

Maintenant ce n'est plus qu'une pluie de soleil à travers les filets des feuilles et des tiges. Au coin de leurs toiles qui brillent des araignées armées de deux piques sont à l'affût . Des cris plus sinistres propagent leurs notes monotones et déchirantes, puis des espèces de gloussements comme d'un homme qui se gargarise en même temps qu'un roucoulement

Je me mets à siffler. Un singe sur une branche basse
avance la tête puis remonte tout doucement le long de l'arbre.
Tous les bruits du même coup ont cessé.

Les colonnes de cette scorpée tropicale ne maintiennent-
elles pas aussi du temps perdu.

Je m'engage dans un nouveau chemin et m'aperçois que
j'y suis définitivement embrouillé. Mais il est à peine neuf
heures et jusqu'au soir en suivant l'un quelconque des sen-
tiers je suis sûr de trouver une porte. Le plaisir de me per-
dre n'entre donc pas dans mon plaisir. Au fond de cet imprévu
sommelle la certitude de ne pouvoir m'égarer. Et me voici
de nouveau grimant sur un temple encombré de pierres et de
promesses. La forêt suspendue ne s'y laisse que par en-
droits traverser du soleil. F'ombres mouillées de ces murs de
cette terre grasse, de ces feuilles qui pourrissent me rappel-
lent mes parfums les plus chers. J'essais tous les sentiers -
je longe toutes les ruines. L'erre partent à l'aventure.

Des cris sinistres comme de bêtes furieuses et blessées
déchirent par instants le silence de la forêt.

Maintenant ce n'est plus du soleil de soleil à tra-
vers les fillet des feuilles et des tiges. Au coin de leurs
toiles qui brillent des araignées armées de deux piques sont
à l'affût. Des cris plus sinistres propagent leurs notes me-
notones et déchirantes, puis des espèces de gloussements comme
d'un homme qui se gargarise en même temps d'un roucoulement

précipité . Et maintenant je cherche ma route. Où que j'aille tous les sentiers me mènent devant ces colonnes et ces liens. Je ne sais plus ni avancer, ni reculer . Je plante mon bâton dans un rais de soleil . Je marque l'ombre d'une feuille et j'attends que mon sort se décide. Lenteur incroyable . Je tremble qu'il se cache avant que son ombre ait ~~le~~ bougé . Je note cela et regarde. Il a tourné imperceptiblement.

Je choisis l'est - le côté opposé à celui d'où je viens . Je m'aperçois d'ailleurs qu'il me suffisait d'aller le soleil à ma gauche . Je m'engage dans un sentier imperceptible . Grâce à lui je contourne un temple et suis ravi comme si je tenais mon salut . Des cris de singe montent progressivement jusqu'à des hauteurs où ils persistent pendant de longues minutes, harcelants . Toute la forêt hurle comme épouvantée .

Il s'agit de suivre tout droit ce chemin pour regagner la route . Je me trouve maintenant sous une sorte de plafond de cris en plein milieu des bois .

Par un sentier qui à chaque instant se perd sous des fougères, j'avance de plus en plus vers les cris et les chants. Un temple - Je ne m'y arrête pas . Serais-je vraiment en train de me perdre ? [Et d'écrire cette phrase au son des singes et des oiseaux] ~~xxx achève ma terreur.~~

bonne une forme à l'instar imprimée

précipité. Et maintenant je cherche ma route. Où que j'aille
 tous les sentiers me mènent devant ces colonnes et ces liens.
 Je ne sais plus ni avancer, ni reculer. Je plante mon bâton
 dans un rais de soleil. Je marche l'ombre d'une feuille et
 j'attends que mon sort se décide. Lenteur incroyable. Je
 tremble qu'il se cache avant que son ombre ait le temps de
 noter cela et regarde. Il a tourné imperceptiblement

Je choisis l'est - le côté opposé à celui d'où je
 viens. Je m'aperçois d'ailleurs qu'il me suffisait d'aller
 le soleil à ma gauche. Je m'engage dans un sentier impercep-
 tible. Grâce à lui je contourne un temple et suis ravi com-
 me si je tenais mon salut. Des cris de singe montent pro-
 gressivement jusqu'à des hauteurs où ils persistent pendant
 de longues minutes, harcelants. Toute la forêt hurle comme
 ébranlée.

Il s'agit de suivre son droit chemin pour retrouver
 la route. Je me trouve maintenant sous une sorte de plafond
 de cris en plein milieu des bois.

Am
 le 21.9.26 à 12h
 F. 21.9.26 à 5h

Par un sentier qui à chaque instant se perd sous des
 fougères j'avance de plus en plus vers les cris et les chants.
 Un temple - Je ne m'y arrête pas. Serais-je vraiment en train
 de me perdre ? Et d'écrire cette phrase au son des stipes et

Je ne me suis jamais arrêté

Une clairière, des arbres morts, un étang. Je ne sais vraiment plus où je suis. Un singe continue de hurler. Son cri se termine en glapissement. Je regarde en l'air. Il est suspendu par la queue.

.....

Pleine brousse. Les taches de soleil par endroits me font croire à mon chemin. Les araignées ne m'effraient plus. Le soleil s'est caché. Les singes poussent des cris à déchirer la forêt. Je suis perdu. Aucun chemin ne s'ouvre devant moi.

.....

Depuis une heure je cherche en vain. Je tremble en écrivant. Déchiré de piqures et trempé je marche simplement vers l'Ouest. Plus rien n'a de beauté que de sortir d'ici. A chaque instant je crois trouver un sentier. Taches de soleil. Et chaque fois m'y laisse prendre. Je souffle comme un tigre.

Enfin ~~je trouve~~ un vrai sentier nu et net. Au hasard je tourne à gauche. En cinq minutes d'une manière miraculeuse je reconnais la porte même par où je suis entré.

Retrouvant ma charrette et mes boeufs je m'aperçois bien que depuis deux heures ^{que} j'errais en pleine brousse ~~que~~ je n'avais pas vraiment réalisé que je fusse perdu. Ma joie n'est pas telle qu'elle devrait être. D'où vient donc cette foi inébranlable en l'issue heureuse de tout ce qui m'arrive. Mais la première pensée que je saisis en moi c'est qu'il va

Une clairière, des arbres morts, un étang, de ma saine
vraiment plus où je suis. Un singe continue de hurler. Son
cri se termine en glapissement. Je regarde en l'air. Il est
suspendu sur la queue.

.....
Pleine blouse, les taches de soleil par endroits me
font croire à mon chemin. Les araignées ne m'effraient plus.
Le soleil s'est caché. Les singes poussent des cris à déchirer
ter la forêt. Je suis perdu. Aucun chemin ne s'ouvre devant
moi.

.....
Depuis une heure je cherche en vain. Je tremble en
écrivain. Déchiré de piqûres et trempé je marche simplement
vers l'Ouest. Plus rien n'a de beauté que de sortir d'ici.
A chaque instant je crois trouver un sentier. Taches de so-
leil. Et chaque fois m'y laisse prendre. Je souffre comme
un tigre.

.....
Enfin ~~je vois~~ un vrai sentier nu et net. Au hasard je
tourne à gauche. En cinq minutes d'une manière miraculeuse
je reconnais la porte même par où je suis entré.

Retrouvant ma charrette et mes boeufs je m'aperçois
bien que depuis deux heures j'étais en pleine blouse que
je n'avais pas vraiment réalisé que je fusse perdu. Ma joie
n'est pas telle qu'elle devrait être. D'où vient donc cette
foi inébranlable en l'issue heureuse de tout ce qui m'arrive.
Mais la première pensée que je saisis en moi c'est qu'il va

Je n'ai pas

Adapté
suivis par

me falloir maintenant accomplir mon vœu et du même coup je me rappelle que dans mon inquiète recherche j'ai fait un marché avec Dieu .

Je suis noir, trempé et m'avise que j'ai mal à la tête. Nous rentrons . Je ne pense plus à rien . Je sens les déchirures de mes pieds et au coeur un bruit qui ne s'est pas encore ~~calmé~~ calmé.

Ainsi je me suis perdu ce matin et j'ai bien failli ne plus pouvoir sortir de cette cage où j'étais pris .

Je me suis perdu si c'est se perdre que d'être obligé de ramper pour passer sous les lianes, d'écartier avec son bâton les ronces qui s'accrochent à vous et d'être réduit au milieu d'une brousse qui se ferme aussitôt à épier les taches du soleil pour essayer de s'orienter, de ne plus retrouver l'ombre d'un seul sentier .

Mais c'est par instants quand je pensais qu'il allait falloir attendre là que l'on vient me chercher (Je mesurais alors les chances qu'ils avaient de m'entendre) et que je me prenais à m'imaginer au repos après cette poursuite furieuse dans tous les sens c'est de songer à ce que je ferais quand il faudrait bien finir par reconnaître la vanité de mes efforts c'est d'anticiper cet aveu auquel je me reportais par intermittences, ~~qui~~ ^{qui} seul m'épouvantait et j'assistais

me fallait maintenant accomplir mon vœu et du même coup je
me rappelle que dans mon inquiète recherche j'ai fait un
marché avec Dieu.

Je suis noir, trempé et m'avisé que j'ai mal à la tête.
Nous rentrons. Je ne pense plus à rien. Je sens les déchirures
de mes pieds et au cœur un pruit qui ne s'est pas en-
core calmé.

Ainsi je me suis perdu ce matin et j'ai bien failli
ne plus pouvoir sortir de cette cage où j'étais pris.

Je me suis perdu et c'est ce que je ne veux pas être obligé
de ramper pour passer sous les laines, d'écartier avec son bâ-
ton les ronces qui s'accrochent à vous et d'être réduit au
milieu d'une prairie qui se ferme aussitôt à épier les tâches
du soleil pour essayer de s'orienter, de ne plus retrouver
l'ombre d'un seul sentier.

Mais c'est par instants quand je pensais qu'il allait
faillir attendre là que l'on vient me chercher. Je mesurais
alors les chances qu'ils avaient de m'entendre et que je me
prenais à m'imaginer au repos après cette poursuite furieuse
dans tous les sens c'est de songer à ce que je ferais quand
il faudrait bien finir par reconnaître la vanité de mes
efforts c'est d'anticiper cet avenir auquel je me reportais
par intermittences, seul m'épouvantait et j'assistais

Carm opp
Le 11.1.66 à 15h

d'impression de la liane

alors en moi à la silencieuse croissance de la folie. Le fait de chercher ma route, de formuler le mot route me détournait au contraire d'admettre qu'il fut impossible d'en trouver aucune.

Les lianes m'ont pris par la gorge, m'ont enlacé les bras, les ronces des bambours épineux se sont accrochées à mes vêtements et soudain ^{me} sentant piqué au cou je m'aperçus qu'une troupe d'énormes araignées courait sur moi dans tous les sens. Tout cela pourtant ne comptait guère ni mes pieds déchirés, ni la sueur, ni l'épouvante. J'étais réduit d'abord à l'idée de gagner l'Est, puis au bout d'un long temps n'ayant réussi à aboutir nulle part à ma brusque volte face pour regagner l'Ouest, la porte par où j'étais entré, une enceinte au moins où buter - car je ne concevais pas qu'en avançant tout droit je ne dusse pas finalement parvenir à quelque issue et ~~que~~ je ne songeais même pas tant à une porte qu'à revoir des temples, un mur, un sentier - la douceur réconfortante d'une construction humaine quelle qu'elle fut.

Par endroits, et je ne songeais guère alors à le noter, des arbres écroulés m'empêchaient d'avancer - au-delà c'était une brousse plus épaisse ou bien des lianes me forçaient à des détours dans cette poursuite où je finissais par croire que je suivais vraiment une route idéale mais certaine

A

alors en moi à la silencieuse croissance de la forêt. Le fait
de chercher ma route, de formuler le mot route me détournait
au contraire d'admettre qu'il fut impossible d'en trouver
aucune.

Les lianes m'ont pris par la gorge, m'ont enlacé les
bras, les troncs des bambous épineux se sont accrochées à mes
vêtements et soudain sentant glissé au cou je m'aperçus qu'une
troupe d'énormes araignées courait sur moi dans tous les sens.
Tout cela pourtant ne comptait guère ni mes pieds déchirés, ni
la sueur, ni l'épouvante. L'états réduit d'abord à l'idée
de gagner l'Est, puis au bout d'un long temps n'ayant réussi
à aboutir nulle part à ma brusque volte face pour regagner
l'Ouest, la porte par où j'étais entré, une encante au moins
où pater - car je ne concevais pas qu'en avançant tout droit
je ne fusse par finalement parvenir à quelque issue et que je
ne songeais même pas tant à une porte qu'à revoir des temples,
un mur, un sentier - la douceur réconfortante d'une construc-
tion humaine quelle qu'elle fut.

Par endroits, et je ne songeais guère alors à le
noter, des arbres écorchés m'empêchaient d'avancer - au-delà
c'était une prouesse plus égale ou bien des lianes me fer-
maient à des détours dans cette courbure où je finissais par
croire que je suivais vraiment une route idéale mais certaine

.... A

A chaque instant j'épiais le soleil .

Et pourtant ~~dans ces heures d'angoisse~~ continuele le désespoir ne me saisissait que lorsque, considérant de mon corps sa totalité et comme sa projection dans l'avenir je me disais que c'en était fini de lui - que d'ailleurs il n'y avait pas de raison pour que ce ne le fut pas, que cette brousse impénétrable chaque pas l'y enfonçait, pouvait l'éloigner, l'y perdre davantage qu'enfin c'était une manière pour lui de mourir et qu'elle ne paraissait inadmissible que parce que je n'y avais encore jamais songé . [Alors une terreur vraiment désespérée me prenait - le sentiment de l'irréparable inutilité de mes efforts - la certitude du définitif .

Tout le reste du temps bien que le silence de la forêt fut plus sinistre encore que le tapage des singes et que je n'entendisse plus que le bruit de mon souffle, l'idée que ce n'était pas possible de finir ainsi s'imposait d'elle même. Et la joie de retrouver un sentier fut d'autant moindre que mon désespoir avait été plus intermittent. La vraie terreur désespérée, le découragement qui déconseille un nouvel effort, ne les ayant guère éprouvés là je me demande s'il m'est possible de les concevoir . Une telle absence d'imagination de ma propre fin me stupéfie . Le maximum de ce que je parviens à éprouver c'est une idée fixe et qui cherche à s'accomplir .
~~mais~~
 C'est au retour de cette ~~effrayante~~ expédition qu'il me fallut subir sans transition la stupidité tranquille de mes voisins et j'entendis l'un deux dire à ses collègues qui l'approuvaient pour avoir l'air d'y être allés: Pompéi présente...
 te...

A chaque instant j'épiais le soleil .
 Et courrant dans ces heures d'angoisse continuelle
 le désespoir ne me saisissait que lorsque, considérant de mon
 corps sa totalité et comme sa projection dans l'événir je me
 disais que c'en était fini de lui - que d'ailleurs il n'y
 avait pas de raison pour que ce ne le fut pas, que cette promesse
 impénétrable chaque pas l'y enfonçait, pouvait l'éteindre,
 l'y perdre davantage qu'enfin c'était une manière pour lui de
 mourir et qu'elle ne paraissait inadmissible que parce que
 je n'y avais encore jamais songé . Alors une terreur vraiment
 désespérée me prenait - le sentiment de l'irremédiable inutili-
 tité de mes efforts - la certitude du définitif .

Tout le reste du temps bien que le silence de la fo-
 rêt fut plus sinistre encore que le tapage des singes et que
 je n'entendais plus que le bruit de mon souffle, l'idée que
 ce n'était pas possible de finir ainsi s'imposait d'elle-même.
 Et la joie de retrouver un sentier fut d'autant moindre que
 mon désespoir avait été plus intense. La vraie terreur
 désespérée, le découragement qui décourageait un nouvel effort,
 ne les avait guère éprouvés là je me demande s'il m'est pos-
 sible de les concevoir . Une telle absence d'imagination de
 ma propre fin me stupéfie . Le maximum de ce que je parviens
 à retrouver c'est une idée fixe et qui cherche à s'accomplir .
 C'est au retour de cette ~~expédition~~ expédition qu'il me fai-
 lut subir sans transition la stupidité tranquille de mes
 voisins et j'entendis l'un d'eux dire à ses collègues qui
 l'approchaient pour avoir l'air d'y être allés: Pompéi présen-

Chapman
Le 26 9 1881

te un ensemble qu'on ne trouve pas ici . Cela donne au moins l'idée d'une ville romaine . Mais au point de vue ruines c'est encore Rome qui est le mieux " .

Chers idiots ! Et ils sont tous ainsi qui ne cherchent qu'à s'instruire . Je voudrais les attacher à la terre pour la breuter ? Ce n'est pas l'ignorance que j'aime mais une certaine conformité des paroles et de l'être, une nécessité vivante et intérieure . Et qu'importe alors " le degré d'instruction " comme ils disent .

Cet après midi après un orage qui bien qu'il ait éclaté avec une extrême violence reste encore suspendu j'erre au hasard à travers les jardins abandonnés de la ville royale . Il me fallait ce temps et ces lieux après l'alerte de Prah Khan. Les vers impromptus de Rimbaud se présentent sans cesse à mon esprit : Mais vrai j'ai trop pleuré (quand il ne vient que de décrire la splendeur d'un monde imaginaire) les autres ^{autres} sont navrants. Toute lune est atroce et tout soleil amer .

Détente ? Lassitude ? Ces beautés excessives d'Angkor cette ville que nul ne peut concevoir au milieu de sa forêt, cette forêt où toute une partie de moi s'est réalisée, sont près de me lasser .

J'ai été trop proche ce matin de ma propre faiblesse et des hasards auxquels je suis livré pour retrouver le goût

te un ensemble qu'on ne trouve pas ici . Cela donne au moins
l'idée d'une ville romaine . Mais au point de vue ruines c'est
encore Rome qui est le mieux " .

Chers idiots : Et ils sont tous ainsi qui ne cherchent
qu'à s'instaurer . Je voudrais les attacher à la terre pour
la prouver ? Ce n'est pas l'ignorance que j'aime mais une
certaine conformité des paroles et de l'être, une nécessité
vivante et intéressante . Et qu'importe alors " le degré d'ins-
truction " comme ils disent .

Cet après midi après un orage qui dure depuis qu'il ait
éclaté avec une extrême violence reste encore suspendu j'erre
au hasard à travers les jardins abandonnés de la ville ro-
maine . Il me fallait ce temps et ces lieux après l'absence
de Prsh Khan. Les vers imprimés de Rimbaud se présentent
sans cesse à mon esprit : Mais vrai j'ai trop pleuré (quand
il ne vient que de décrire la splendeur d'un monde imaginaire)
les autres sont navrants. Toute l'une est atroce et tout soleil
amer .

Détente ? Lassitude ? Ces beautés excessives d'Ankora
cette ville que nul ne peut concevoir au milieu de sa forêt,
cette forêt où toute une partie de moi s'est réalisée, sont
grés de me laisser .

J'ai été trop proche ce matin de ma propre faiblesse
et des hasards auxquels je suis livré pour retrouver le goût

de ces étranges merveilles. ^{la} Des larmes sont sur le point de se former. Et à cette tristesse mes rêves de l'autre nuit contribuent. ^{que je suis se former en moi} N'ai-je pas vu le corps de ma mère morte - ne me suis-je pas précipité à travers des escaliers que je ne sais plus, sous un déguisement que je ne me rapelle pas pour fuir une scène atroce où j'étais moi-même quoi que sous un autre aspect je crois bien le bourreau.

A l'instant un boeuf qui s'est approché de moi sans que je l'entende, s'arrête, me regarde. Cette ^{simple} bête m'effraie. Je ne puis plus supporter la moindre surcharge de ^{la mondanité} terreur. Ni la belle ordonnance du bassin dont une armée de coolies bêche et nettoie les bords - ce calme étagement de terre et de maçonnerie, cette paix là non plus je ne la puis supporter. Je ne me sens plus capable d'aucun effort. Je songe à Venise - à d'autres terrasses, celle de Marly, de St Germain. J'aspire lâchement à un peu de repos.

Le boeuf est revenu. Il me regarde encore et souffle comme un furieux. Je suis décidément livré à la merci des moindres incidents. Une espèce de désespoir me prend plus paralysant que la terreur de ce matin. Cette terreur là elle était agissante au contraire - tout mon esprit s'y ramassait et je n'étais plus qu'elle. S'il y avait du désespoir c'était d'avoir perdu toute chance de vivre. A celui de ce soir se mêle la conscience de l'inanité de cette chance retrouvée.

de ces étranges merveilleuses. Des larmes sautent sur le point de
 se former. Et à cette tristesse mes rêves de l'autre nuit
 contrainquent. N'ai-je pas vu le corps de ma mère morte - ne
 me suis-je pas précipité à travers des escaliers que je ne
 sais plus, sous un dégraisement que je ne me rappelle pas pour
 fuir une scène atroce où j'étais moi-même quoi que sans un
 autre aspect je crois bien le bonheur.

A l'instant un boeuf qui s'est approché de moi sans
 que je l'eusse vu, s'arrête, me regarde. Cette tête m'effraie.
 Je ne puis plus supporter la moindre surcharge de terre.
 Ni la belle ordonnance du bassin dont une armée de coolies
 bêche et nettoie les bords - ce calme étagement de terre et
 de macquerie, cette paix si non plus je ne la puis supporter.
 Je ne me sens plus capable d'aucun effort. Je songe à Venise -
 à d'autres terrasses, celle de Marly, de St Germain, l'aspire
 lâchement à un peu de repos.

Le boeuf est revenu. Il me regarde encore et souille
 comme un furet. Je suis décidément ivre à la merci des
 moindres incidents. Une espèce de désespoir me prend plus
 paraisant que la terreur de ce matin. Cette terreur là elle
 était saisissante au contraire - tout mon esprit s'y ramassait
 et je n'étais plus qu'elle. S'il y avait du désespoir c'était
 d'avoir perdu toute chance de vivre. A celui de ce soir se
 mêle la conscience de l'inanité de cette chance retrouvée.

Brony
Le 21. 11. 1884
11. 11. 1884

L'être que j'étais ce matin à deux doigts d'un silence dans lequel il se fut enseveli n'a plus rien de commun avec celui de cet après-midi - que m'importent ces défilés de chevaux de pierre et d'éléphants ? Ce matin j'avais si bien exagéré la valeur de ce que je me sentais perdre qu'en le retrouvant je mesure avec une vivacité plus frappante l'indifférence que j'en ai . Il n'y avait décidément ce matin dans ce gigantesque sursaut d'un être égaré et qui donne du front de tous les côtés d'un monde inconnu aucune part pour l'âme . J'étais devenu une idée fixe et c'était l'idée de ce corps à sauver. Je l'imaginai la proie des tigres comme de cette armée d'araignées que j'eus vraiment à secouer de moi . Pèlerin d'Angkor ^{Mai} et qui ^{à Angkor} ne voulais ^{à Angkor} y trouver que la joie, m'y voici infirme et désolé . Mais que cet étroit canal bordé d'une double balustrade de bas reliefs et qui baigne tous les côtés de la pauvre prairie et même par endroits s'y infiltre, tous ces arbres clairsemés me conviennent ! Et mon voyage de lui même s'est-il si bien composé ?

Je suis tout de même parti à travers la broussaille à la recherche du grand Bouddha de Tep pranam . La simple sensation de lianes autour de mes jambes m'effraie et quand je les sens m'arrêter, que je sens des fils d'araignée sur mon front, il me semble revivre le cauchemar de ce matin, quand je n'étais plus au milieu de la brousse, dans l'uniformité d'une forêt refermée de partout qu'un fauve pris .

fin de
mai 1926

L'être que j'étais ce matin à deux doigts d'un silence dans
 lequel il se fut enséveli n'a plus rien de commun avec celui
 de cet après-midi - que m'importent ces délices de chevaux
 de pierre et d'épaves ? Ce matin j'avais si bien exagéré
 la valeur de ce que je me sentais perdre qu'en la retrouvant
 je mesure avec une vivacité plus frappante l'indifférence que
 j'en ai. Il n'y avait décidément ce matin dans ce gigantes-
 que surtant d'un être égaré et qui donne du front à tous
 les côtés d'un monde inconnu aucune part pour l'âme. J'étais
 devenu une idée fixe et c'était l'idée de ce corps à sauver.
 Je l'imaginais la proie des flammes comme de cette armée
 d'airaines que j'eux vraiment à secouer de moi. Séparé
 d'aller et qui ne venait à trouver que la joie, m'y voyais
 infirme et désolé. Mais que cet effort eût été d'une
 double puissance de nos réflexes et qui baigne tous les cô-
 tés de la pauvre prière et même par endroits s'y inflige,
 tous ces arbres cloués me conviennent. Et mon voyage
 de lui-même s'est-il si bien composé ?

Je suis tout de même parti à travers la prairie
 à la recherche du grand boudin de l'épave. La simple
 sensation de l'âme autour de mes jambes m'effraie et quand
 je les sens m'arrêter, que je sens des fils d'airaines sur
 mon front, il me semble revivre le couchant de ce matin, quand
 je n'étais plus au milieu de la prairie, dans l'uniformité
 d'une forêt refermée de partout d'un fauve gris.

*Amour
 de la prairie*

J'ai revu ce matin le Phimeanakas . J'ai grimpé jusqu'au faite pour y passer mon temps à relire mes notes d'hier, à m'émerveiller combien je suis incapable de m'imaginer durablement malheureux . Cette foi dans ma chance est-ce qui m'empêchait hier matin dans la jungle à part quelques moments où j'eusse abandonné toute recherche, de réaliser que je fusse vraiment perdu .

Hier, comme quelques autres fois j'ai mesuré que le danger qui semble être un rare accident du merveilleux vient au contraire se substituer tout à coup au repas que l'on croyait prendre à l'heure précise où l'on en avait jusqu'alors l'habitude .

Je ne me sens plus si désespéré qu'hier soir . Les vers de Rimbaud ne sont plus vrais pour moi . Cet être inquiet que j'étais si longtemps demeuré, à présent, par un progrès de ma sérénité ou peut-être par un affaiblissement de moi-même assiste à tout sans y prendre part . Cette jeunesse que je ne savais dans quel sens orienter, il faut qu'elle soit bien loin de moi pour que ne m'intéressent plus que les choses qui passent . J'ai perdu le souci de mon destin . Déjà dans ma jeunesse je n'avais pas le sens du passé, ni du mien ni de celui du monde . A présent j'ai perdu aussi le sens du futur . Et ce n'est pas même que je sois résigné . Chaque instant m'apporte sa joie et de plus en plus je ne suis que ces joies ou même ces occupations successives . Je me résorbe

J'ai revu ce matin le Phimeanakas. J'ai grimpé jus-
 qu'au faite pour y passer mon temps à relire mes notes d'hier,
 à m'émerveiller combien je suis incapable de m'imaginer du-
 rablement malheureux. Cette foi dans ma chance est-ce qui
 m'empêchait hier matin dans la jungle à part quelques moments
 où j'eusse abandonné toute recherche, de réaliser que je fusse
 vraiment perdu.

Hier, comme quelques autres fois j'ai mesuré que le
 danger qui semble être un rare accident du merveilleux vient
 au contraire se substituer tout à coup au repos que l'on
 croyait prendre à l'heure précise où l'on en avait jusqu'alors
 l'habitude.

Je ne me sens plus si désemparé qu'hier soir. Les
 vers de Rimbaud ne sont plus vrais pour moi. Cet être in-
 duit que j'étais si longtemps demeuré, à présent, par un pro-
 grès de ma sérénité ou peut-être par un affaiblissement de
 moi-même assiste à tout sans y prendre part. Cette jeunesse
 que je ne savais dans quel sens orienter, il faut qu'elle soit
 bien loin de moi pour que ne m'intéressent plus que les cho-
 ses qui passent. J'ai perdu le souci de mon destin. Déjà
 dans ma jeunesse je n'avais pas le sens du passé, ni du mien
 ni de celui du monde. A présent j'ai perdu aussi le sens du
 futur. Et ce n'est pas même que je sois résigné. Chaque
 instant m'apporte sa joie et de plus en plus je ne suis que
 ces joies ou même ces occupations successives. Je me résorbe

dans la tâche de chaque heure comme ces temples dans la forêt et je ne connais plus ni ces grandes révoltes de l'âme ni ces espoirs si vifs . Je suis tassé comme un vieux mur . Et c'est à cause de cela qu'hier j'ai eu la sensation d'être un autre que moi-même . Ce tigre lâché en pleine brousse , ce fauve ardent à se défendre - cette bête féroce qui ne songeait plus qu'à sauver son corps m'a stupéfié .

Ainsi je possède au fond le plus secret de moi une provision intacte de désirs de vivre , une énorme réserve de besoins égoïstes. Cette apathie de mon existence ne répond elle donc pas à l'être le plus profond de moi ?

Je songe à mes derniers poèmes ceux de l'an passé que je ne serais plus capable de refaire . L'emprise de la vie de bord a été si puissante , cette étreinte si serrée que j'ai perdu mes désirs essentiels et celui-là par-dessus tous les autres d'une solitude occupée de la poursuite de Dieu .

Mon Dieu je suis assis maintenant au coin de la terrasse d'un des plus vieux de vos temples - en face de ces forêts qui témoignent de votre prodigalité et je me sens indifférent à ce que vous pouvez être .

Mon Dieu dont je ne sais même plus prononcer le nom, sauvez moi d'une existence où j'ai perdu le sens de vous - de moi et de mes nécessités intérieures naguère encore si

dans la tâche de chaque heure comme ces temples dans la fo-
 rêt et je ne connais plus ni ces grandes révoltes de l'âme
 ni ces espoirs si vifs. Je suis lassé comme un vieux mur.
 Et c'est à cause de cela qu'un jour j'ai eu la sensation d'être
 un autre que moi-même. Ce tigre lâché en pleine prairie,
 ce fauve ardent à se défendre - cette bête féroce qui ne
 songeait plus qu'à sauver son corps m'a stupéfié.

Ainsi je possède au fond le plus secret de moi une
 provision intacte de désirs de vivre, une énorme réserve de
 besoins égoïstes. Cette espérance de mon existence ne répond
 elle donc pas à l'être le plus profond de moi ?

Je songe à mes derniers poèmes ceux de l'an passé
 que je ne serais plus capable de refaire. L'emprise de la
 vie de bord a été si puissante, cette étreinte si serrée que
 j'ai perdu mes désirs essentiels et celui-là par-dessus tous
 les autres d'une solitude occupée de la poursuite de Dieu.

Mon Dieu je suis assis maintenant au coin de la ter-
 rasse d'un des plus vieux de vos temples - en face de ces
 forêts qui témoignent de votre prodigalité et je me sens
 indifférent à ce que vous pouvez être.

Mon Dieu dont je ne sais même plus prononcer le nom,
 sauvez moi d'une existence où j'ai perdu le sens de vous -
 de moi et de ces nécessités intérieures naguère encore si

puissantes sur moi que me sont après tout, ces temples, ces bois, les notes que j'ai prises si cela n'agit pas pour me donner le goût de me surmonter. Mon aventure d'hier bien qu'elle ne m'ait valu que celui de me sauver du moins m'a rappelé à moi et à cette pure recherche de vous que j'étais devenu.

Tous ces mots que je dis je ne les comprends plus. La lampe que je tenais éclairée s'est éteinte. C'est au bruit de la voix des autres que maintenant je me laisse guider.

Mon Dieu je me sens au fond d'une effrayante obscurité et ma sérénité s'y nourrit d'indifférence et d'abandon. Donnez moi mon Dieu le goût d'être hostile - celui d'être haï et contre le monde entier par la foi en vous ou votre négation le goût jaloux de mon salut - la détestation de la paix.

Je suis resté si longtemps immobile à écrire et à méditer qu'un papillon qui s'est posé sur moi ne s'effraie même plus d'un geste que j'ai fait. Et il est vrai ! jusqu'à présent depuis près de six mois mon âme avait gagné cette immobilité là. Enseveli dans les paperasses de mon métier quand donc aurais-je trouvé loisir pour attiser ma ferveur. Ainsi je perds ma vie par nécessité de l'entretenir. Rien ne vaut que de supprimer une telle contrainte. Dieu même n'est qu'à ce prix. C'est sur le Baphnon que j'écris tout cela où j'étais venu chercher des bas reliefs annoncés

quissantes sur moi que me sont après tout ces temples, ces
bois, les notes que j'ai prises si cela n'est pas pour me
donner le goût de me élever. Mon aventure d'hier bien
qu'elle ne m'ait valu que celui de me sauver du moins m'a
rappelé à moi et à cette pure recherche de vous que j'étais
devenu.

Tous ces mots que je dis je ne les comprends plus.
La lampe que je tenais éclairée s'est éteinte. C'est au
bruit de la voix des autres que maintenant je me laisse
guider.

Mon Dieu je ne sens au fond d'une effrayante obscurité
et ma sérénité s'y nourrit d'indifférence et d'abandon. Don-
nez moi mon Dieu le goût d'être hostile - celui d'être haï
et contre le monde entier par la foi en vous ou votre négation
le goût jaloux de mon salut - la détestation de la paix.

Je suis resté si longtemps immobile à écrire et à
méditer qu'un papillon qui s'est posé sur moi ne s'effraie
même plus d'un geste que j'ai fait. Et il est vrai : Jus-
qu'à présent depuis près de six mois mon âme avait gagné
cette immobilité là. Ennuyé dans les paperasses de mon
métier quand donc surais-je trouvé loisir pour affluer ma
ferveur. Ainsi je perde ma vie par nécessité de l'entretenir.
Rien ne vaut que de supprimer une telle contrainte. Dieu
même n'est qu'à ce prix. C'est sur le Baphon que j'écris
tout cela et j'étais venu chercher des bas reliefs annoncés

afin d'y vérifier que l'art pur est signe du temps éternel par opposition à l'art décoratif qui ne révèle que son époque. Je sentais que dans cette théorie j'allais enfin saisir la clef de toute une esthétique ; mais je me suis maintenant par mes propres paroles chargé d'une telle gravité que cette enquête même me paraît indécente et grossière . A travers la couche épaisse d'une terre étrangère j'ai retrouvé celui que je fus et qui doit dominer sur celui que je suis devenu .

Je me relève . La papillon de tout à l'heure je le retrouve collé sur moi par une sympathie sans raison que j'essaie de relier à ma renaissante ferveur . Cette simplicité des créatures retrouve en moi d'un seul coup ses anciens prolongements .

J'ai grimpé cette fois jusqu'au haut du Baphnon l'escalier abrupt et aux marches trop hautes. A quoi bon ? Et d'ailleurs à présent une espèce d'angoisse pareille à celle d'hier me saisit à chaque exercice un peu périlleux. Mon corps a besoin de se détendre en même temps que mon âme de se venger .

Cet après midi visite au village des vivants. La pluie se met à tomber . Je m'abrite sous le toit d'une case. Des nattes sont étendues par devant sur une espèce de terrasse de bois . Une vieille à un coin est accroupie . Elle mâchonne son bétel avec une extrême lenteur . C'est un ~~xx~~ pauvre corps

et un d'y vérifier que l'art pur est signe du temps éternel.
par opposition à l'art décoratif qui ne révèle que son époque.

Je sentais que dans cette théorie j'allais enfin saisir la
clé de toute une esthétique; mais je me suis maintenant par

mes propres paroles chargé d'une telle gravité que cette
acquiescence même me paraît indécente et grossière. A travers la

couche épaisse d'une terre étrangère j'ai retrouvé celui
que je fus et qui doit dominer sur celui que je suis devenu.

Je me relève. La papillon de tout à l'heure je le

retrouve collé sur moi par une sympathie sans raison que

j'essais de rejeter à ma renaisante ferveur. Cette simpli-
cité des créatures retrouve en moi d'un seul coup ses anciens

prolongements.

J'ai grimpé cette fois jusqu'au haut du Baphon l'es-

calier abrupt et aux marches trop hautes. A quoi bon? Et

d'ailleurs à présent une espèce d'angoisse pareille à celle

d'hier me saisit à chaque exercice un peu périlleux. Mon

corps a besoin de se détendre en même temps que mon âme de

se venger.

Cet après midi visite au village des vivants. La pluie

se met à tomber. Je m'abrite sous le toit d'une case. Des

nattes sont étendues par devant sur une espèce de terrasse

de bois. Une vieille à un coin est accroupie. Elle m'annonce

son bébé avec une extrême lenteur. C'est un xx pauvre corps

désséché et qui se meut à peine . Elle a du bétel et du bois / sa natte , un peu de riz et du poisson - être obscur, être à peine vivant .

A l'intérieur je m'avance; un corps est replié en chien de fusil dans un coin - une jambe de vieillard sort du sampot et d'une couverture . Je regarde, c'est un jeune garçon . Mon coelie m'explique qu'il est malade et l'autre aussitôt comme s'il avait compris sort de sa nuit et tousse .

Il n'y a donc pas dans ce pays aux feuilles énormes que les beaux corps nus qu'on voit sur les chemins mais ces êtres atteints qui, sans résistance et sans espoir, n'attendent plus que de mourir .

J'étais allé voir ce village en touriste. La souffrance humaine quoique j'y songe bien rarement quand je la touche ainsi m'est horriblement douloureux .

La pluie continue de tomber . Les poules sont à l'abri ~~ENTRE LES~~ pilotis, sous les planches mal jointes. La vieille avec un éclat de bois se récure les ongles de ses pieds. Sauf celui-là chaque geste qu'elle accomplit est d'une lenteur presque de morte . Pendant ce temps derrière moi sur sa natte le garçon tousse ^{à petits coups.} ~~à sa mince~~ corps . Sa tuberculose le renge . De rares cochons sont seuls dehors et s'y traînent en grognant . Les cocotiers, les bananiers s'agitent sous le vent et la pluie . Les hautes palmes les immenses feuilles

désoché et dut se ment à peine. Elle a du détail et du détail
sa natte, un peu de riz et du poisson - être obscur, être à pei-
ne vivant.

A l'intérieur je m'avance; un corps est replié en chien
de fusil dans un coin - une jambe de vieillard sort du sangle
et d'une couverture. Je regarde, c'est un jeune garçon. Mon
oeil m'explique qu'il est malade et l'autre aussitôt comme
s'il avait compris sort de sa nuit et toussa.

Il n'y a donc pas dans ce pays aux feuilles énormes
que les beaux corps nus qu'on voit sur les chemins mais ces
êtres atteints qui, sans résistance et sans espoir, n'attendent
plus que de mourir.

J'étais allé voir ce village en touriste. La souffrance
humaine quelque chose que j'y songe bien rarement quand je la touche
ainsi m'est horriblement douloureux.

La pluie continue de tomber. Les poules sont à l'abri
sous les pilotis, sous les planches mal jointes. La vieille
avec un état de bois se récurve les ongles de ses pieds. Seul
celui-là chaque geste qu'elle accomplit est d'une lenteur
presque de morte. Pendant ce temps derrière moi sur sa natte
le garçon toussa ^{à petits coups} Sa tuberculose le
ronge. De rares cochons sont seuls dehors et s'y trépanent
en grognant. Les cocotiers, les bananiers s'agitent sous le
vent et la pluie. Les hautes palmes les immenses feuilles

vertes deviennent furieuses. Paysage tropical. Le squelette de vielle s'est levé . Elle place une espèce de corbeille imperméable à l'endroit où son toit est crevé . Le ciel se précipite sur terre comme un fleuve . Le chemin en moins d'un quart d'heure s'est transformé en une eau limoneuse et qui roule . Je regarde de nouveau dans la maison -c'est une femme qui s'y meurt . Ses cheveux courts de cambodgienne m'avaient trompé . Enroulée dans une couverture elle s'est un peu soulevée et d'un regard fixe et bas regarde l'eau rouler .

Un tel ruisseau s'est formé devant la paillette que l'homme qui rentre détarrant trois planches les a superposées pour que je puisse passer .

La vieille s'éloigne dans l'obscurité de sa case - maigre et lente comme un squelette . L'homme m'apporte une chaise puis avec une noix de coco creuse et sèche va prendre de l'eau dans une jarre qui en une minute s'est remplie et le voici qui se jette cette eau à pleines coques sur le corps , il s'en rince la bouche . Son sampot trempé il en cherche un sec et par dessous fait glisser l'autre .

En face de moi, dans l'ouverture d'une autre paillette au haut de l'échelle des enfants nus sont assis . Par derrière la congaine *g*eint faiblement comme un corps qui meurt. Pelotonnée sur elle même ~~XXXXX~~ elle mâchonne sa douleur, elle attend .

vertes deviennent furieuses. Paysage tropical. La saulette
 de vieille s'est levé. Elle glace une espèce de corbeille
 imperméable à l'endroit où son toit est crevé. Le ciel se
 précipite sur terre comme un fleuve. Le chemin en moine
 d'un quart d'heure s'est transformé en une eau limoneuse et
 qui roule. Le regard de nouveau dans la maison - c'est une
 femme qui s'y meurt. Ses cheveux courts de cambodgienne
 m'avaient trompé. Enroulée dans une couverture elle s'est
 un peu soulevée et d'un regard fixe et bas regarde l'eau
 rouler.

Un tel ruisseau s'est formé devant la paillette que
 l'homme qui rentre détournant trois planches les a superposées
 pour que je puisse passer.

La vieille s'éloigne dans l'obscurité de sa case -
 maigre et lente comme un saulette. L'homme m'apporte une
 chaise puis avec une noix de coco creusée et sèche va prendre
 de l'eau dans une jarre qui en une minute s'est remplie
 et le voici qui se jette cette eau à pleines coupes sur le
 corps, il s'en rince la bouche. Son sambot trempé il en
 cherche un sec et par dessous fait glisser l'autre.

En face de moi, dans l'ouverture d'une autre paillette
 au haut de l'échelle des enfants nus sont assis. Par derriè-
 re la cage se sent faiblement comme un corps qui meurt. Pe-
 lotonnée sur elle même elle même elle même elle même elle
 attend.

Dans cette fin d'après-midi je remonte au Bayon . Tous ces visages sur les tours pas plus que les apsaras indéfiniment répétés ne parviennent à me lasser. Ce n'est pas comme ils disent de la décoration c'est de l'art tout pur et j'y vérifie ma pensée . D'être à des hauteurs différentes, de se présenter sous des angles forcément différents cela suggère à la fois leur mouvement et l'impression de la durée. Les seuls grands traits des visages fixés, l'esprit forcément les répète partout avec des variations en apparence seulement insensibles . Les aspects des lignes, des plans qui jouent voilà la mesure de l'espace et c'est dans le temps que de l'un à l'autre ils se répondent .

Ce qu'il y a de prodigieux c'est que tous les arts archaïques se ressemblent - quelque soit le continent d'origine . Il n'y a pas de différence de types humains - une même technique emporte tout . Cet art du X^e siècle Khmer est aussi celui du VIII^e siècle grec .

Soirée de danses populaires chez M^r M..... Ces acteurs après s'être grimés et avoir joué un rôle (celui qui était allé chercher le sorcier pour ranimer sa victime) reviennent, prennent la suite . Ainsi celui-là sans apparente transition se remet à chanter, à battre des mains avec les musiciens .

Assemblée singulière : tout le village regarde par la porte et par les ~~fen~~ fenêtres . Nous sommes assis sous la panka dans des fauteuils alignés . Et près de nous le

Dans cette fin d'après-midi je remonte au Bayon. Tous ces visages sur les tours pas plus que les espaces indéfiniment répétées ne parviennent à me laisser. Ce n'est pas comme ils disent de la décoration c'est de l'art tout pur et j'y vois la vérité en pensée. D'être à des hauteurs différentes, de se présenter sous des angles forcément différents cela suggère à la fois leur mouvement et l'impression de la durée. Les seuls grands traits des visages fixés, l'esprit forcément les répète partout avec des variations en apparence seulement insensibles. Les aspects des lignes, des plans qui jouent voilà la mesure de l'espace et c'est dans le temps que de l'un à l'autre ils se répondent.

Ce qu'il y a de prodigieux c'est que tous les arts archaïques se ressemblent - quelques soit le continent d'origine. Il n'y a pas de différence de types humains - une même technique emporte tout. Cet art du Xe siècle Khmer est aussi celui du VIIIe siècle grec.

Sortie de danses populaires chez M. M. Ces sorteurs après s'être grimés et avoir joué un rôle (celui qui était allé chercher le sorcier pour ramener sa victime) reviennent, prennent la suite. Ainsi celui-là sans apparente transition se remet à chanter, à battre des mains avec les musiciens.

Assemblée singulière : tout le village regarde par la porte et par les fenêtres. Nous sommes assis sous la banks dans des fauteuils alignés. Et près de nous le

vieux bonze qui ne cesse de chiquer son bétel, de boire, de se rincer la bouche et de cracher dans le petit pot de chambre que le boy de la bonzerie a porté jusqu'ici - les cinq bonzillons m'offrent un spectacle aussi passionnant, une vieille, la bouche édentée rit à plein gosier. Des enfants nus entassés par terre regardent fascinés les pitreries parfois hiératiques des comédiens-danseurs.

Costumes : quincailleries d'or et d'argent - bas troués - mais sur de pauvres défroques à peine transformées - coiffure faite d'une corsade de velours ornée d'une ligne brisée de clous brillants - d'autres ont des fleurs sur l'oreille. L'effet naît de rien. Le rythme des claqueurs, des tambours contribue à plonger dans une espèce d'hypnose. L'esprit critique y est paralysé. Ce sont toujours des histoires de princes et de forêt, des récits de voyages, des propositions amoureuses. Dans le *prap Kay* un des danseurs fait l'homme un autre en face de lui, la femme. Ils tapent dans leurs mains accompagnés des claqueurs de l'assistance. Improvisation de chants : trois face à trois. L'un s'avance, fait des gestes féminins maniérés et comiques, rit, tandis que tous les autres rythment en battant des mains et chacun vient raconter au chanteur opposé sa petite histoire puis rentre dans le rang. L'histoire particulière à peine terminée, tous reprennent en chœur la mélodie.

vieux bonze qui ne cesse de chiquer son bétel, de boire, de se
 rincer la bouche et de cracher dans le petit pot de chambre
 que le boy de la bonzerie a porté jusqu'ici - les cinq bon-
 zillans m'offrent un spectacle aussi passionnant, une vieille
 la bouche édentée rit à plein gosier. Des enfants nus en-
 tassés par terre regardent fascinés les pitreries parfois
 hiératiques des comédiens-danseurs.

Costumes : quincailleries d'or et d'argent - pas tropés-
 mais sur de pauvres détrepées à peine transformées - coiffure
 faite d'une corsebe de velours ornée d'une ligne brisée de
 fleurs brillantes - d'autres ont des fleurs sur l'oreille.
 L'effet nait de rien. Le rythme des claquoirs, des tambours
 contribue à plonger dans une espèce d'hypnose. L'esprit cri-
 tique y est paralysé. Ce sont toujours des histoires de
 princes et de forêt, des récits de voyages, des propositions
 amoureuses. Dans le prag Kay un des danseurs fait l'homme au
 autre en face de lui, la femme. Ils tencent dans leurs mains
 accompagnés des claquoirs de l'assistance. Improvisation
 de chants : trois face à trois. L'un s'avance, fait des gestes
 féminins maniérés et comiques, rit, tandis que tous les au-
 tres rythmement en battant des mains et chacun vient raconter au
 chanteur opposé sa petite histoire puis rentre dans le rang.
 L'histoire particulière à peine terminée, tous reprennent
 en chœur la mélodie.

Terrasse royale . En somme entre les pitres d'hier soir et cette terrasse il n'y a pas de doute ; je préfère les pitres . Est-ce parce que je les voyais pour la première fois ? Mais ces statues aussi je les vois pour la première fois . Il me semble ce matin qu'entre une scène vivante et le chef d'œuvre de l'art je préférerais toujours la scène vivante . Encore faut-il que cette scène se renouvelle . L'élément de surprise est un des plus essentiels à la beauté d'un spectacle tandis qu'il est absent de la pure émotion artistique . ~~XXXXXXXXXX~~ L'imprévu de la vie correspond au style d'une chose morte . L'un et l'autre produisent le même résultat par les voies les plus opposées . Mais sont-ce les mêmes résultats ? Et puis que m'importent ces questions ? Me voici devant le grand Bouddha qui domine la terrasse de Tep Pranam . Cette statue gigantesque seule au milieu des bois, au bout d'une longue terrasse pareille à celles qui précèdent encore les pagodes est d'un effet justement surprenant . Silence parfumé . Toutes les plantes respirent . Un ondement balance les herbes et les rences . Des chants d'oiseaux par instants se lèvent sur ce seul bruit uniforme et qui ne trouble pas la paix de la clairière : la lumière déjà brûlante du soleil . Je me suis assis au pied de la statue . L'ombre des arbres se déplace sur son visage . Admirable sourire des sages d'Asie . C'est ce sourire qui rend mystérieux les masques suspendus du Bayon . Rien n'est digne d'être désiré . Derrière lui une autre statue mutilée mais debout : un Bouddha sans tête tend ses mains ouvertes . Elles s'avancent la paume en

Terrasse royale . En somme entre les pitres d'hier soir
 et cette terrasse il n'y a pas de doute ; je préfère les
 pitres . Est-ce parce que je les voyais pour la première fois ?
 Mais ces statues aussi je les vois pour la première fois . Il
 me semble ce matin qu'entre une scène vivante et le chef d'œu-
 vre de l'art je préférerais toujours la scène vivante . Encore
 faut-il que cette scène se renouvelle . L'élément de surprise
 est un des plus essentiels à la beauté d'un spectacle tandis
 qu'il est absent de la pure émotion artistique .
 L'imprévu de la vie correspond au style d'une chose morte .
 L'un et l'autre produisent le même résultat par les voies les
 plus opposées . Mais sont-ce les mêmes résultats ? Et puis que
 m'importent ces questions ? Me voici devant le grand Bouddha
 qui domine la terrasse de Tap Pranam . Cette statue gigantes-
 que seule au milieu des bois, au bout d'une longue terrasse
 pareille à celles qui précèdent encore les pagodes est d'un
 effet justement surprenant . Silence parfumé . Toutes les
 plantes respirent . Un endormement balance les herbes et les
 ronces . Des chants d'oiseaux par instants se lèvent sur ce
 seul bruit uniforme et qui ne trouble pas la paix de la
 clairière : la lumière déjà brillante du soleil . Je me suis
 assis au pied de la statue . L'ombre des arbres se déplace
 sur son visage . Admirable sourire des sages d'Asie . C'est
 le sourire qui rend mystérieux les masques suspendus du
 Bayen . Rien n'est digne d'être désiré . Derrière lui une
 autre statue mutilée mais debout : un Bouddha sans tête
 tend ses mains ouvertes . Elles s'avancent la paume en

avant seul témoignage humain de cette statue décapitée et qui à la fois la défendent et la livrent . Un tel détachement de sa propre existence n'a rien de commun avec cet amour propre pour les êtres qu'ont un Saint François et Jésus . Déjà dégagé de la terre ne participant plus aux accidents charnels ce Bouddha n'est ni un Dieu incarné ni un homme qui se souvient d'avoir souffert - c'est l'esprit qui flotte au-dessus de la mer .

Qu'un tel éloignement des êtres sait me toucher !
Ascète des forêts , homme sans mémoire. Le passé ni le futur n'ont plus pour lui de sens humain , il se réduit au présent à travers son esprit l'éternité se joue, il participe à elle et ne connaît rien d'autre . La religion brahmanique si éloignée qu'elle en soit puisqu'au lieu du silence et de l'abstention c'est l'énergie de l'univers dans sa puissance qu'elle adore s'en rapproche pourtant au point de s'y confondre puisqu'elle aussi refuse toute valeur à l'individu limité le forçant à rechercher en lui la divine patrie enfermée .

Et voici le plus admirable de cette ville de ruines qui d'ailleurs dans le Cambodge vivant dure encore : que les religions différentes y sont adorées au même titre et célébrées dans les mêmes lieux . J'ai assisté à Phnompenh à une cérémonie d'actions de grâces rendues à Vishnou par un souverain bouddhiste . Cette indistinction des Asiatiques

avant seul témoignage humain de cette statue décapitée et
 qui à la fois la défendait et la livrait. Un tel détachement
 de sa propre existence n'a rien de commun avec cet amour pro-
 pre pour les êtres qu'ont un Saint François et Jésus. Déjà
 dégagé de la terre ne participant plus aux accidents charnels
 ce Bouddha n'est ni un Dieu incarné ni un homme qui se sou-
 vient d'avoir souffert - c'est l'esprit qui flotte au-dessus
 de la mer.

Qu'un tel éloignement des êtres soit me toucher ;
 Ascète des forêts, homme sans mémoire. Le passé ni le futur
 n'ont plus pour lui de sens humain, il se réduit au présent
 à travers son esprit l'éternité se joue, il participe à elle
 et ne connaît rien d'autre. La religion brahmanique se déli-
 gnée qu'elle en soit qu'importe au lieu du silence et de l'absten-
 tion c'est l'énergie de l'univers dans sa puissance qu'elle
 adore s'en rapproche pourtant au point de s'y confondre puis-
 qu'elle aussi refuse toute valeur à l'individu limité le for-
 cent à rechercher en lui la divine partie enfermée.

Et voici le plus admirable de cette ville de ruines
 qui d'ailleurs dans le Cambodge vivant dure encore : que les
 religions différentes y sont aborées au même titre et cèle-
 brées dans les mêmes lieux. J'ai assisté à Phnompenh à une
 cérémonie d'actions de grâces rendues à Vishnou par un
 souverain bouddhiste. Cette indistinction des Asiatiques

entre les différentes relations de la divinité trahit une foi en l'unité des paroles sacrées que l'Occident n'a pas. Tous les contraires ici se réunissent dans leur essence et, sans la moindre gêne, se succèdent. Que vais-je chercher mon unité où elle n'est pas, dans cet attachement auquel je m'efforce en vain, dans cet ~~attachement~~ effort de faire durer en moi une seule forme de ma pensée. C'est dans sa diversité au contraire dans ce changement continu par où justement je me rapproche de la diversité continue qu'il me faut trouver l'essence de mon âme et sa parenté avec les formes changeantes de l'universelle énergie. Mais c'est pour ne me fixer en aucune qu'il me faut éviter toute croyance établie - tout attachement - toute fonction humaine. Le moindre lien nous enchaîne à jamais. Dans ces religions de l'Asie l'esprit ne reste sur le plan de l'Esprit qu'à la condition d'un permanent arrachement et d'un combat sans fin entre la lâcheté qui pousse l'individu à devenir fidèle aux images terrestres. Des forces qui nous mènent l'un après l'autre sa vie que si l'autre la perd. L'immobilité de Bouddha est la condition même de sa mobilité spirituelle. En lui toutes choses défilent. Ils n'en retiennent aucune. Le nirvana qui n'est pas absence de vie mais la scène de l'univers et sa possession ne s'acquiert qu'au prix des liens de la chair et du cœur. Se plaire au spectacle du monde mais s'être retiré du jeu : équilibre parfait que rien ne dérange plus.

Pash Paliley : une petite tête de Bouddha me convien-

entre les différentes relations de la divinité traitant une fois
 en l'unité des paroles sacrées que l'Occident n'a pas. Tous
 les contrastes ici se réunissent dans leur essence et, sans
 la moindre gêne, se succèdent. Que vais-je chercher mon unité
 où elle n'est pas, dans cet attachement auquel je m'efforce en
 vain, dans cet ~~effort~~ effort de faire durer en moi une
 seule forme de ma pensée. C'est dans sa diversité au contraire
 dans ce changement continu que j'attache mon rapport
 de la diversité continue qu'il me faut trouver l'essence de
 mon âme et sa parenté avec les formes changeantes de l'uni-
 verselle énergie. Mais c'est pour ne me fixer en aucune qu'il
 me faut éviter toute croyance établie - tout attachement -
 toute fonction humaine. Le moindre lien nous enchaîne à ja-
 mais. Dans ces religions de l'Asie l'esprit ne reste sur la
 plan de l'écrit qu'à la condition d'un permanent arrachement
 et d'un combat sans fin entre la lâcheté qui pousse l'individu
 à devenir fidèle aux images terrestres. Des forces qui nous
 mènent l'un vers l'autre se regardent sans se voir. L'immobi-
 lité de Bouddha est la condition même de sa mobilité spiri-
 tuelle. En lui toutes choses défilent. Il n'en retient aucune.
 Le nirvana qui n'est pas absence de vie mais la scène de l'u-
 nivers et sa possession ne s'acquiert qu'au prix des liens
 de la chair et du cœur. Se plaire au spectacle du monde mais
 s'être retiré du jeu : équilibre parfait que rien ne dérange
 plus.

Pash Pailley : une petite tête de Bouddha me convien-

drait très bien . A part la crainte du gendarme rien ne me convainc de ne pas la prendre . A quoi donc répond ce désir de posséder en propre une oeuvre d'art . Ce commencement d'amour et de fidélité trahit en moi une faiblesse toujours prête .

Prah Pitu - Depuis ce matin je pensais voir un serpent sur ma route . Au bord du lac tout à coup j'entends glisser un corps léger à travers la broussaille qu'il remue et puis ce corps plonge dans l'eau . Je n'en ai vu que la longue queue filer . Je ne sais pas encore ce que c'est que d'avoir peur d'un serpent .

La forêt ce matin est embaumée . Jamais les papillons ni les libellules ne furent si nombreux, ni si touffues les armées de fourmis, de sauterelles et de crapauds qui sur le chemin et dans les prairies font remuer toutes les herbes .

Et au bout d'une terrasse effet inattendu : deux éléphants de pierre gardent un bassin et me tournent le dos .

Dernier après-midi d'Angkor ; je me suis fait conduire à la chaussée des Géants . Lieu de mes fréquents passages, je ne m'y suis jamais arrêté . Je suis donc retourné la voir et m'inquiète maintenant de ce qui de ces géants difformes, sans rapport avec notre pensée, sans véritable beauté plastique, me frappe comme une révélation singulière . Surprise ? Je ne sais plus devant lui discerner les éléments de mon plaisir . Mais cette répétition indéfinie du même geste par des formes en apparence semblables et qu'à les bien regarder je reconnais

avait très bien . A part la crainte du gendarme rien ne me
convainc de ne pas la prendre . A quoi donc répond ce désir
de posséder en propre une œuvre d'art . Ce commencement
d'amour et de fidélité trahit en moi une faiblesse toujours
prête .

Prin.Pitu - Depuis ce matin je passais voir un ser-

gent sur ma route . Au bord du lac tout à coup j'entends émis-
ser un corps léger à travers la proussaille qu'il remue et
puis ce corps plonge dans l'eau . Je n'en ai vu que la langue
d'une filer . Je ne sais pas encore ce que c'est que d'avoir
peur d'un serpent .

La forêt ce matin est embaumée . Jamais les papillons

ni les libellules ne furent si nombreux ni si foules les
armées de fourmis, de sauterelles et de crickets qui sur le
chemin et dans les prairies font remuer toutes les herbes .
Et au bout d'une terrasse effect attendu : deux élé-
phants de pierre gardent un bassin et me tournent le dos .

Dernier après-midi d'Ankor ; je me suis fait conduire

à la chassée des Géants . L'un de mes fréquents passages, je
ne m'y suis jamais arrêté . Je suis donc retourné la voir et
m'indiquete maintenant de ce qui de ces Géants difformes, sans
raport avec notre pensée, sans véritable beauté plastique, me
frappe comme une révélation singulière . Surprise ? Je ne sais
plus devant lui discerner les éléments de mon plaisir . Mais
cette répétition indéfinie du même geste par des formes en ap-
parence semblables et qu'à les bien regarder je reconnais

différentes, voilà peut-être ce qui d'abord agit . Leurs attitudes et leurs visages contredisent l'uniformité de leur geste. Je me dis qu'à rechercher si minutieusement les causes de leur prodigieux effet je ne pourrai plus avant la nuit aller voir le grand Leviketçvara de la porte des Morts ni le roi lèpreux que je n'ai qu'aperçu . Mais que m'importe ? Je n'aurais eu à le regarder que des notions nouvelles . Je ne sais plus partager mon temps . Ce qu'il faut n'est pas de multiplier ma connaissance des choses mais de descendre au secret de moi-même et de me posséder . Je resterai donc ici jusqu'à ce que tombe la nuit devant cette énigme que je me pose et qu'à force de la poser je mesure plus profonde. Ce n'est pas en touriste que je suis venu mais pour démêler mes propres réactions en présence de ce monde nouveau . Me fuir moi-même. Mais le puis-je avant d'avoir découvert qui je suis ? Et ce n'est qu'en perdant mon temps que je parviens à me saisir .

Voilà les dernières heures que je passe près de moi . Et toute ma vie démembrée par mille occupations étrangères sans ce temps que par hasard je perds serait perdue. Elle n'entre dans l'éternité que lorsqu'elle se soustrait aux œuvres temporelles .

Je me suis assis sur le buste à demi démolé d'un des géants qui dominent l'étang méridional . Je regarde les autres Je me regarde moi-même . Attitude sans pose . Comme eux qui n'ont pas su se délivrer des liens je me trouve enchaîné . Ainsi au fond de mon émotion je trouve d'abord celle de m'y reconnaître . Le miroir que ces géants domptés me présen-

différentes, voilà peut-être ce qui d'abord agit. Leurs atti-
tudes et leurs visages contredisent l'uniformité de leur geste.
Je me suis du reste recherché et minutieusement les causes de leur
prodigieux effet et ne pourrais plus avant la nuit aller voir
le grand Leviketsvars de la porte des Morts ni le roi lépreux
que je n'ai du reste. Mais que m'importe ? Je n'aurais en
à se regarder que des notions nouvelles. Je ne sais plus
partager mon temps. Ce qui vaut n'est pas de multiplier
ma connaissance des choses mais de descendre au secret de
moi-même et de me passer. Je resterais donc ici jusqu'à
ce que tombe la nuit devant cette énigme que je me pose et
du reste la force de la passer je mesure plus profonde. Ce n'est pas
en touriste que je suis venu mais pour démêler mes propres
réactions en présence de ce monde nouveau. Me faire moi-même
Mais je puis-je avant d'avoir découvert qui je suis ? Et ce
n'est qu'en perdant mon temps que je parviens à me saisir.
Voilà les dernières heures que je passe près de moi.
Et toute ma vie démembrée par mille occupations étrangères
sans ce temps que par hasard je perds serait perdue. Elle
n'entre dans l'éternité que lorsqu'elle se soustrait aux
œuvres temporelles.

Je me suis assis sur le puante à demi démolie d'un des
résultats qui dominent l'état méditerranéen. Je regarde les autres
Je me regarde moi-même. Attitude sans pose. Comme eux qui
n'ont pas su se délier des liens je me trouve enchaîné.
Ainsi au fond de mon émotion je trouve d'abord celle de m'y
reconnaître. Le miroir que ces regards démontés me présen-

taient je ne le saisis qu'à présent . Tous mes gestes sont liés . J'ai réduit ma vie à ce que de rêve où de temps en temps l'on m'autorise à m'abandonner . Tout le reste est passé à n'être pas moi-même . Devant cette porte sur qui le dieu de la vie étale son sourire je déchiffre enfin ce prodigieux symbole d'une ville de temples mais que les bois ont envahi . Le sphinx à l'entrée du désert, ce visage énorme et suspendu à travers les temps se répondent .

Un homme se promène sur le chemin. Il crie à intervalles réguliers comme pour appeler quelqu'un qui dans la forêt serait perdu . Ainsi arrive-t-il encore que des hommes soient saisis par la terre . La nuit tombe . Je n'arriverai pas au bout de ma pensée . Et qu'importe ? Ce mystère où elle plonge convient mieux à l'entretien secret de ma ~~faux~~ ferveur.

Les grillons sifflent . Dans un instant j'aurai vu ces lieux pour la dernière fois . Les coolies reviennent de leur travail. Trois d'abord qui se passent l'un à l'autre comme une balle, une petite tortue - un quatrième un poney. Il en tient un autre par la bride puis le lâche et les deux bêtes se mettent à galoper . Dix indigènes certains vêtus à l'européenne mais tête et jambes nues - d'autres en sampot débouchent de la porte en courant . Cela aussi je le vois pour la dernière fois .

C'est maintenant un défilé ininterrompu de coolies les uns en file indienne inégalement vêtus - les autres en

taient je ne le saisis qu'à présent. Tous mes gestes sont
liés. J'ai réduit ma vie à ce que de rêve ou de temps en
temps l'on m'autorise à m'abandonner. Tout le reste est
passé à n'être pas moi-même. Devant cette porte sur qui je
dieu de la vie étale son sourire je déchiffre enfin ce pro-
digieux symbole d'une ville de temples mais que les bois ont
envahi. Le sphinx à l'entrée du désert, ce visage énorme et
suspendu à travers les temps se répondent.

Un homme se promène sur le chemin. Il crie à inter-
valles réguliers comme pour appeler quelqu'un qui dans la
forêt serait perdu. Ainaï arrive-t-il encore que des hommes
soient saisis par la terre. La nuit tombe. Je n'arriverai
pas au bout de ma pensée. Et qu'importe ? Ce mystère où elle
plonge convient mieux à l'entretien secret de ma xxxxx l'événement.

Les grillons sifflent. Dans un instant j'aurai vu
ces lieux pour la dernière fois. Les coolies reviennent de
leur travail. Trois d'abord qui se passent l'un à l'autre
comme une balle, une petite tortue - un quadrupède un poney.
Il en tient un autre par la bride puis le lâche et les deux
bêtes se mettent à galoper. Dix indigènes certains vêtus à
l'européenne mais tête et jambes nues - d'autres en sarong
débouchent de la porte en courant. Cela aussi je le vois
pour la dernière fois.

C'est maintenant un défilé ininterrompu de coolies
les uns en file indienne inégalement vêtus - les autres en

désordre . Et quelques jeunes garçons sont beaux comme des statues . La nuit se ferme . La nuit de la forêt parfois traversée d'un cri d'oiseau est plus mystérieuse qu'une âme . Aucune forme n'apparaît plus . La vie indistincte et totale l'emporte sur les illusions du jour . Je laisse s'enfencer ces géants dans l'ombre qui les confond et les délivre .

Un jeune garçon passe - les reins simplement ceints de son sampet. Il tient à la main une forme allongée qu'il cache sous sa veste . Je l'appelle . C'est une bannette creuse . Je n'en discerne pas l'usage . Je le regarde un instant puis pose ma main sur son dos .

Jamais je n'ai touché si douce peau .

Faux sage : Je sens des regrets m'envahir .

Et quelques jeunes garçons sont beaux comme des
 statues. La nuit se ferme. La nuit de la forêt parfois
 traversée d'un cri d'oiseau est plus mystérieuse qu'une âme.
 Aucune forme n'apparaît plus. La vie indistincte et totale
 l'emporte sur les illusions du jour. Je laisse s'élancer
 ces géants dans l'ombre qui les confond et les béatifie.

Un jeune garçon passe - les reins simplement ceints
 de son ceinture. Il tient à la main une forme allongée qu'il
 cache sous sa veste. Je l'appelle. C'est une baguette d'oreille
 se. Je n'en discute pas l'usage. Je le regarde un instant
 puis pose ma main sur son dos.

Jamais je n'ai touché si douce peau.
 Jeux sage : le sens des regards m'envahit.

Je commence à croire que la diversité des continents n'a d'autre raison d'être que de permettre aux hommes de se révéler à eux-mêmes la variété de leurs continents intérieurs.

Je remarquais ce matin que les tatouages des Cambodgiens ne sont pas des dessins mais des mots de sanscrit. Leurs poitrines et leurs dos ressemblent à des livres .

Les Asiatiques par rapport à nous : des enfants silencieux négligents et rusés .

Angkor Vhat à la lune : Deux hommes accroupis sur la chaussée . Ils se mettent à chanter les chants certainement religieux : les mêmes mots reviennent constamment . D'où provient donc cette ressemblance entre toutes les religions et leur commun usage des litanies ?

Le rêve, négation du temps ? L'art négation du temps ou mesure du temps ? L'art négation du temps par la mesure à des moments différents de gestes, de sons, de couleurs ou de formes identiques ? L'erreur surréaliste est de croire qu'on peut suggérer la suppression du temps en répétant simplement les faits de conscience qui ont lieu lorsque le temps est supprimé . Mais on n'arrive à suggérer la suppression du temps que par des moyens de technique - par le rythme qui est justement répétition insistante d'un motif de l'état de veille . L'erreur surréaliste est donc de croire que par la reproduction d'un effet on peut imposer à l'esprit

les ...

Le commence à croire que la diversité des continents
 n'a d'autre raison d'être que de permettre aux hommes de se
 révéler à eux-mêmes la variété de leurs continents intérieurs.
 Le remplace ce matin que les tatouages des Cambodgiens
 ne sont pas des dessins mais des mots de manuscrit. Les poi-
 trines et leurs dos ressemblent à des livres.
 Les Asiatiques par rapport à nous : des enfants silen-
 cieux négligents et tristes.

Angkor Vat et la lune : Deux hommes accroupis sur la
 chaussée. Ils se mettent à chanter les chants certainement
 religieux : les mêmes mots reviennent constamment. Ou
 provient donc cette ressemblance entre toutes les religions
 et leur commun usage des rituels ?

Le rêve, négation du temps ? L'art négation du temps
 ou mesure du temps ? L'art négation du temps par la mesure à
 des moments différents de gestes, de sons, de couleurs ou de
 formes identiques ? L'erreur surréaliste est de croire qu'on
 peut suggérer la suppression du temps en répétant simplement
 les faits de conscience qui ont lieu lorsque le temps est
 supprimé. Mais on n'arrive à suggérer la suppression du
 temps que par des moyens de technique - par le rythme qui
 est justement répétition insistante d'un motif de l'état
 de veille. L'erreur surréaliste est donc de croire que
 par la reproduction d'un effet on peut imposer à l'esprit
 les ...

circonstances qui l'ont causé . C'est universellement faux .

Les gens en sont toujours à l'exposé des faits . Je n'aime, moi, que sentir vivre les idées . C'est l'inverse. ~~xxxx~~ l'existence ou la vie . Voilà ce qui m'explique ce que je pensais malgré l'erreur dont en même temps une telle proposition me semblait entachée : un artiste disais-je peut être stupide j'entendais sans le bien discerner, peut ne rien connaître aux faits mais son art le met nécessairement en plein milieu de l'intelligence de la vie .

Et n'est-ce pas du même coup la réponse à la question que je me posais hier, pourquoi les différentes ~~xéxiana~~ religions se servent de la litanie . La litanie est la suppression du temps, comme les ~~apsaras~~ indéfiniment répétées. Il faut donc savoir ce qui distingue les unes des autres les diverses manières de suspendre le temps .

D'ailleurs l'art, négation du temps amène à cette conclusion que ~~xxxx~~ rien d'accidentel ne doit se trouver dans une oeuvre d'art. Etant construction de la pensée elle doit rejeter ce qui n'est pas de la pensée - c'est-à-dire ne tendre qu'à l'unité profonde et spirituelle de ses éléments . L'art dans ce sens est l'opposé diamétral de la nature .

La suppression du temps remplacée par la marque de la mesure le temps indistinct par le temps répété . Le temps

circumstances qui l'ont causé . C'est universellement faux .

Les gens en sont toujours à l'exposé des faits . Je n'aime, moi, que sentir vivre les idées . C'est l'inverse . Mais l'existence ou la vie . Voilà ce qui m'explique ce que je pense mais malgré l'erreur dont en même temps une telle proposition me semblait entachée : un artiste d'ailleurs peut être étudié d'entendais sans le bien discerner, peut ne rien connaître aux faits mais son art le met nécessairement en plein milieu de l'intelligence de la vie .

Et n'est-ce pas du même coup la réponse à la question que je me posais hier, pourquoi les différentes langues religieuses se servent de la litanie . La litanie est la suppression du temps, comme les autres indifféremment répétées . Il faut donc savoir ce qui distingue les unes des autres les diverses manières de suspendre le temps .

D'ailleurs l'art, négation du temps même à cette conclusion que rien d'accidentel ne doit se trouver dans une oeuvre d'art . Étant construction de la pensée elle doit rejeter ce qui n'est pas de la pensée - c'est-à-dire ne tenir qu'à l'unité profonde et spirituelle de ses éléments . L'art dans ce sens est l'opposé diamétral de la nature .

La suppression du temps remplacée par la mesure de la mesure le temps indistinct par le temps répété . Le temps

est peut-être ce qui se caractérise par la variété - la mesure par une uniformité où ce qui est dissemblable se réunit . L'art est donc d'abord la substitution d'un ordre particulier au chaos .

Et c'est pourquoi je ne sais en quoi consiste l'ordre d'Angkor . Si l'impression de beauté qui s'en dégage est de l'ensemble des temples ou de chacun et si son fabuleux désordre n'est pas une sorte particulière de mesure .

N'est-ce pas justement de pouvoirs y retrouver des motifs identiques, d'architecture, de sculpture, de pensée dans une identique invasion de la forêt . Effet d'une espèce de répétition rythmique ?

Je vois voler au-dessus du fleuve une cigogne noire précédée de son bec . L'impression de beauté exige ~~qu'aucun~~ qu'aucun détail ne s'impose , une telle discrétion de toutes les parties de l'ensemble que l'esprit n'en saisisse plus que le balancement qui est rythme . Et c'est en quoi justement l'art est l'opposé de la nature . Angkor offre le spectacle de ces deux éléments contradictoires aux prises, Angkor dont une grande part de beauté provient de la forêt ne semble pas l'oeuvre du désordre mais le résultat d'un plan véritable . Angkor n'agit pas comme des architectures ou des sculptures juxtaposées mais donne plutôt une sensation musicale où le thème de l'invasion de la pierre par la forêt revient avec une insistance surhumaine ou peut-être mieux encore l'émotion

est peut-être ce qui se caractérise par la variété - la mesure par une uniformité où ce qui est dissimulé se réunit. L'art est donc d'abord la substitution d'un ordre particulier au chaos.

Et c'est pourquoi je ne sais en quoi consiste l'ordre d'Angkor. Si l'impression de beauté qui s'en dégage est de l'ensemble des temples ou de chacun et si son fabuleux désordre n'est pas une sorte particulière de mesure.

N'est-ce pas justement de pouvoir y retrouver des motifs identiques, d'architecture, de sculpture, de pensée dans une identique invasion de la forêt. Effet d'une espèce de répétition rythmique ?

Je vais voler au-dessus de l'eau une cigogne noire précédée de son bec. L'impression de beauté exige d'ailleurs qu'aucun détail ne s'impose, une telle discrétion de toutes les parties de l'ensemble que l'écrit n'en saisisse plus que le balancement qui est rythme. Et c'est en quoi justement l'art est l'opposé de la nature. Angkor offre le spectacle de ces deux éléments contradictoires aux prises, Angkor dont une grande part de beauté provient de la forêt ne semble pas l'œuvre du désordre mais le résultat d'un plan véritable. Angkor n'agit pas comme les architectures ou les sculptures juxtaposées mais donne plutôt une sensation musicale où le thème de l'invasion de la pierre par la forêt revient avec une insistance surhumaine ou peut-être mieux encore l'émotion

d'une géométrie à la fin naturelle et spirituelle où les grandes assises horizontales des temples mêlent leurs formes nettes aux mystérieux élancements du monde végétal.

Je regarde à peine le spectacle du fleuve pour qui, à l'aller je me passionnais . Fatigue de cette dernière nuit d'Angkor, nuit ridicule où je crus entendre les gémissements de femmes à qui des tigres eussent enlevé leurs enfants et qui n'étaient sans doute que les déchirantes plaintes de chats amoureux ! Ainsi je ne regarde plus rien et d'ailleurs la réverbération m'aveugle .

N'est-ce pas en outre que la poursuite de ma pensée entrevue de nouveau m'importe plus que ces paysages ? N'est-ce pas aussi qu'au sortir de cette ville de temples envahie par la jungle , le désordre des bords du Mékong n'a plus rien qui s'impose . Au contraire de ce que je croyais penser devant la terrasse du roi lèpreux le désordre de la vie ne vaut-il pas pour moi l'ordre de l'art ? Plus exactement les grandes constructions humaines et leur harmonie avec l'univers qui les entoure me touchent plus que les scènes vivantes que la nature seule ou qu'un chef d'oeuvre isolé . Mais en vérité je ne connais pas moi-même mes préférences . Ce que je pense refuse de se plier à la logique verbale .

d'une géométrie à la fin naturelle et spirituelle en les
grandes assises horizontales des temples mêlent leurs formes
nettes aux mystérieux élanements du monde végétal.

Le regard à peine le spectacle du fleuve pour lui,
à l'aller je me passionnais. Fatigue de cette dernière nuit
d'Ankor, nuit ridicule où je crus entendre les gémissements
de femmes à qui des tiges oussent enlevé leurs enfants et
qui n'étaient sans doute que les déchirantes plaintes de
chats amoureux ; Ainsi je ne regarde plus rien et d'ailleurs
la révélation m'avoula .

M'est-ce pas en outre que la pensée de ma pensée
entrevue de nouveau m'importe plus que ces paysages ? M'est-
ce pas aussi du sortir de cette ville de temples envahie
par la jungle, le désordre des bords du Mékong n'a plus rien
rien qui s'impose . Au contraire de ce que je croyais penser
devant la terrasse du roi lépreux le désordre de la vie ne
vaut-il pas pour moi l'ordre de l'art ? Plus exactement les
grandes constructions humaines et leur harmonie avec l'uni-
vers qui les entoure me touchent plus que les scènes vivantes
que la nature seule ou d'un chef d'œuvre isolé . Mais en
vérité je ne connais pas moi-même mes préférences . Ce que
je pense refuse de se plier à la logique verbale .

Je me promenais à l'arrière . Un colonial visage barbu, l'air hâve et épuisé . Je vais vers lui . C'est un forestier . Il me raconte ^{avec} une absence d'artifice qui décèle le solitaire sa vie dans les forêts , au Congo au Maroc, au Tonkin , ici . " Quand on est venu une ou deux fois à la colonie me dit-il, on ne peut plus se faire à la vie de France " .

Je lui raconte mon aventure de Prah Kan . Il m'assure que des gens se perdent plusieurs jours dans cette formidable cage mais ce n'est pas gênant ajoute-t-il, on finit toujours en avançant tout droit par trouver un village et en attendant on passe les nuits dans les arbres .

Lui-même, chargé des forêts pénètre dans les bois les plus inexplorés, rencontrant des troupes d'éléphants , partant des dizaines de jours avec un convoi de charrettes à boeufs pour ses coolies , son bœuf, ses provisions, revenant à Battambang pour repartir aussitôt . Il a visité ainsi toute la région qui va jusqu'aux frontières du Siam et maintenant quitte ce pays pour un poste qu'on vient de créer aux confins du Laos et qu'il est le premier à occuper .

Il m'explique : ce sont les forestiers qui vont chez les indigènes lever les taxes . Sans doute ces indigènes sont doux mais tout de même il sera le seul blanc parmi eux . Cette solitude absolue l'attire dans une espèce de vertige . Et

Le me promena à l'arrière . Un colonial visage bar-
 du l'air hâve et épuisé . Je vais vers lui . C'est un forest-
 tier . Il me raconte ^{avec} une absence d'artifice qui déceit le
 solitaire sa vie dans les forêts , au Congo au Maroc , au
 Tonkin , ici . " Quand on est venu une ou deux fois à la colo-
 nie me dit-il , on ne peut plus se faire à la vie de France "

Le lui raconte mon aventure de Pish Kan . Il m'assure
 que des gens se perdent plusieurs jours dans cette forêts
 ble cage mais ce n'est pas gênant ajoute-t-il , ça finit tou-
 jours en avançant tout droit par trouver un village et en
 attendant on passe les nuits dans les arbres .

Lui-même, chargé des forêts pénétre dans les bois les
 plus inexplorés, rencontrant des troupes d'éléphants, portant
 des dizaines de jours avec un convoi de charrettes à bœufs
 pour ses colis, son bagage, ses provisions, revenant à Battambang
 pour repartir aussitôt . Il a visité ainsi toute la région
 qui va jusqu'aux frontières du Siam et maintenant quitte ce
 pays pour un poste où on vient de créer aux confins du Laos
 et qu'il est le premier à occuper .

Il m'explique : ce sont les forestiers qui vont chez
 les indigènes lever les taxes . Sans doute ces indigènes sont
 deux mais tout de même il sera le seul blanc parmi eux . Cette
 solitude absolue l'attire dans une espèce de vertige . Et

Il me semble en ~~paix~~ proie d'un démon qui le force à préférer cette vie dure à toute autre, à admettre qu'il doive être paludéen, tous les coloniaux le sent me dit-il. Il y trouve son ordre - Et qu'il lui faille prendre de la quinine sans arrêt il juge cela naturel et plaisant. J'ai honte de moi en l'entendant .

Il a copié sur un carnet le titre de toutes les fables de la Fontaine et où qu'il aille ce carnet ne le quitte pas . Puis il me parle de Baudelaire . Ses vers me dit-il me rappellent toujours les paysages du Congo . C'est l'Afrique et non l'Asie qu'il a peint . Et moi justement depuis huit jours ne cesse de songer à Baudelaire . Un étrange sortilège nous réunit en lui . Mais le mauvais jour de la cuisine, l'odeur de chinois et de graisse de porc toute la journée m'a dégoûté . J'imagine sa vie . Je ne suis pas très fier de mes délicatesses .

Enfin il m'assure que tous les paysages qu'il a vus sont photographiés dans sa tête . Et cet homme si chétif, si misérable et dont au premier abord j'avais pitié quand je lui demande s'il a rapporté du Congo ou du pays moi des fétiches, me répond qu'il n'est pas partisan de tout cela - qu'il veut surtout ne s'attacher à rien . Cette philosophie si proche de moi quand il prononce les mots : " ne s'attacher à rien " me bouleverse jusqu'au fond de l'âme .

Il me semble en effet qu'un démon qui se force à gré-
 férer cette vie dure à toute autre, à admettre qu'il doive
 être paillard, tous les coloniaux le sont me dit-il. Il y
 trouve son ordre - Et qu'il lui faille prendre de la qui-
 nine sans arrêt il juge cela naturel et plaisant. L'ai-
 honte de moi en l'entendant .

Il a copié sur un carnet le titre de toutes les fa-
 bles de la Fontaine et en qu'il aille ce carnet ne le quitte
 pas . Puis il me parle de Baudelaire . Ses vers me dit-il
 me rappellent toujours les paysages du Congo . C'est l'Afri-
 que et non l'Asie qu'il a peinte . Et moi justement depuis
 huit jours ne cesse de songer à Baudelaire . Un étrange
 sortilège nous réunit en lui . Mais le mauvais jour de la
 cuisine, l'odeur de chinois et de graisse de porc toute la
 journée m'a dégoûté . L'imagine sa vie . Je ne suis pas
 très fier de mes délicatesses .

Enfin il m'assure que tous les paysages qu'il a vus
 sont photographiés dans sa tête . Et cet homme si chétif,
 si misérable et dont au premier abord j'avais pitié quand
 je lui demandais s'il a rapporté du Congo ou du pays moi des
 fêtes, me répond qu'il n'est pas parvenu de tout cela
 qu'il veut surtout ne s'attacher à rien . Cette philosophie
 si proche de moi quand il prononce les mots : " ne s'atta-
 cher à rien " me bouleverse jusqu'au fond de l'âme .

Il est allé manger à la table des secondes, une cuisine de poisson pourri - Moi je vais à l'autre . Nous nous retrouverons tout à l'heure .

Je songe que j'avais commencé, à cause de sa maigreur de son regard fuyant, de son air sauvage et renfermé, par le prendre de haut avec lui - Je songe à lui . C'est tout de même autre chose que moi .

Il m'a confié que peut être il finirait/par écrire. aussi
 Depuis que j'ai été au Maroc comme sergent de la Coloniale me dit-il, je n'ai jamais cessé d'aller voir tout ce qu'il y a de beau dans les pays où je vis . Tenez à Angkor j'habitais ~~dans~~ dans une petite paillette avec des indigènes . Du matin au soir j'allais passer mes journées dans les ruines . J'emportais du fromage avec moi et ne rentrais qu'à la nuit close . Et il se mit à me raconter ses histoires de forêt et la joie qu'il a quand par hasard il y découvre des temples inconnus . C'est tout autre chose ajoute-t-il que ce qu'on trouve dans les livres .

Et me voilà pris de l'envie de lui dire mes notes. J'ai tellement peur qu'elles lui paraissent complicardes et bistournées . Devant lui je souffre de manquer de spontanéité sauvage .

Il m'a parlé de tigres . Je lui ai parlé de tigres.

Il ...

Il est allé manger à la table des secondes, une cui-
sine de poisson couverte - Moi je vais à l'autre. Nous nous
retrouvons tout à l'heure.

Je songe que j'avais commencé, à cause de sa maigreur
de son regard fuyant, de son air sauvage et renfermé, par le
prendre de haut avec lui - Je songe à lui. C'est tout de
même autre chose que moi.

Il m'a confié que peut être il finirait par écrire.
Depuis que j'ai été au Maroc comme sergent de la Coloniale
me dit-il, je n'ai jamais cessé d'aller voir tout ce qu'il y
a de beau dans les pays où je vis. Tenex à Angkor j'habitais
dans dans une petite palloite avec des indigènes. Du matin
au soir j'allais passer mes journées dans les ruines. J'em-
portais du fromage avec moi et ne rentrais qu'à la nuit close.
Et il se mit à me raconter ses histoires de forêt et la
joie qu'il a quand par hasard il y découvre des temples in-
connus. C'est tout autre chose ajoute-t-il que ce qu'on
trouve dans les livres.

Et me voilà pris de l'envie de lui faire mes notes.
J'ai tellement peur qu'elles lui paraissent compliquées
et distournées. Devant lui je souffre de manquer de spon-
tanéité sauvage.

Il m'a parlé de tigres. Je lui ai parlé de tigres.

Il ...

Il n'y a plus que cela ici qui m'intéresse : le danger naturel et quel'Europe ne connaît plus .

Nous arriverons à Phom-Penh à minuit . Ce spectacle de fleuve n'a décidément plus d'attrait pour moi . Le récit de cette vie ma passionne . Ce ne sont pas des notions que l'on m'expose . C'est un fruit secret et pulpeux que je goûte à pleine bouche .

Ne m'a-t-il pas dit n'écrire jamais à personne aucun détail sur ce qu'il fait . On lui disait qu'il est fou de mener cette existence et d'ailleurs ajoute-t-il ces détails n'intéresseraient personne en Europe. Je suis loin d'un tel ~~détachement~~ détachement .

Conversation avec le capitaine : annonce de la révolte : les boys du bord payés dix piastres par mois . Concussion des fonctionnaires - Etablissement du monopole du port à Saigon pour supprimer la concurrence victorieuse faite jusqu'alors par les jonques - Excès d'instruction à des gens qu'ensuite on ne sait où caser . Faire plutôt des artisans . Leur donner un métier ; envoyer les plus intelligents en France . Ramener les fonctionnaires à l'honnêteté .

Nous avons repris notre conversation . Mais trop fatigué je n'ai pas tardé à le quitter . Noté pourtant que

malgré ...

Il m'y a plus que cela ici qui m'intéresse : le danger na-
turel et quel'Europe ne connaît plus .

Nous arriverons à Phom-Penh à minuit . Ce spectacle
de fièvre n'a décidément plus d'attrait pour moi . Le récit
de cette vie ma passionne . Ce ne sont pas des notions que
l'on m'expose . C'est un fruit secret et gouteux que je goûte
à pleine bouche .

Ne m'a-t-il pas dit n'écrire jamais à personne aucun
détail sur ce qu'il fait . On lui disait qu'il est leu de
mener cette existence et d'ailleurs ajoutez-t-il ces détails
n'intéresseraient personne en Europe . Je suis loin d'un tel
détachement .

Conversation avec le capitaine : annonce de la révol-
te : les boys du bord payés dix piastres par mois . Conna-
sion des fonctionnaires - Etablissement du monopole du port
à Saigon pour supprimer la concurrence victorieuse faite
jusqu'alors par les jondus - Exécés d'instruction à des gens
qu'ensuite on ne sait où casser . Faire plutôt des artisans .
Leur donner un métier ; envoyer les plus intelligents en
France . Ramener les fonctionnaires à l'honnêteté .

Nous avons repris notre conversation . Mais trop
fatigué je n'ai pas tardé à le quitter . Noté pourtant que

malgré ...

malgré cette vie de brousse et l'amour qu'il en a il ne fréquente pas les indigènes . Je les comprends par intuition me dit-il . Les gestes trompent moins que les paroles . Et puis à vouloir parler une langue étrangère on amoindrit son idéal . Ainsi ce broussailleux perdu dans les postes les plus inaccessibles du Cambodge tient encore à ceci : rester le Blanc .

J'ai négligé de noter ce matin à Siem Reap les cortèges de bonzes à travers la ville, mendiant leur nourriture. Ils n'ont pas le droit de travailler . J'ignorais ce trait quand j'essayais de déchiffrer l'autre soir la statue de Tap Pranam . Alors chaque matin par théories de dix ou sept - chacun portant une espèce de jarre en bandoulière ils vont de porte en porte - commençant par prier devant la maison - puis entrent .

J'en ai vu un l'air absorbé appuyé sur le grand bâton qui leur servent à écarter les chiens du village qui courent après eux . D'autres par ordre de tailles s'étaient postés à l'entrée - tendant leurs jarres sans rien dire . Ils mendient .

Rencontré sur le pont à trois heures du matin et comme j'allais me plaindre du bruit des treuils le capitaine d'un petit bateau retour du Laos et qui déchargeait dans

le ...

malgré cette vie de promiscuité et l'amour qu'il en a il ne
 fréquente pas les indigènes. Je les comprends par intuition
 me dit-il. Les gestes trompent moins que les paroles. Et
 puis à vouloir parler une langue étrangère on amoindrit son
 idéal. Ainsi ce brassaiilleux perdu dans les postes les
 plus inaccessibles du Cambodge tient encore à ceci : rester
 le Blanc.

J'ai négligé de noter ce matin à Siem Reap les cor-
 tées de bonzes à travers la ville, mendiant leur nourriture.
 Ils n'ont pas le droit de travailler. J'ignorais ce trait
 quand j'essayais de déchiffrer l'autre soir la statue de
 Tap Pranam. Alors chaque matin par théorisation dix ou sept
 chacun portant une espèce de jarre en bambou ils vont
 de porte en porte - commençant par prier devant la maison -
 puis entrent.

J'en ai vu un l'air absorbé appuyé sur le grand
 bâton qui leur servent à écarter les chiens du village qui
 courent après eux. D'autres par ordre de taille s'étaient
 postés à l'entrée - tendant leurs jarres sans rien dire.
 Ils mendient.

Rencontré sur le pont à trois heures du matin et
 comme j'allais me plaindre du bruit des treuils le capitaine
 d'un petit bateau retour du Laos et qui déchargeait dans
 le ...

le netre des bois, son paddy et des sacs d'étain . Il a descendu le Mékong, traversé les rapides, failli se perdre corps et biens . Cette sorte d'aventure existe donc ici . J'aime y songer . J'aimerais la tenter . L'idée d'un risque à cou-
tir me ravit . Mon esprit désire toutes les ~~aventures~~
aventures et même en secret espère le danger . Je compare mon mépris pour tous ces passagers repus qui viennent d'embarquer à Phnem-Penh avec mon goût du forestier d'hier . C'est décidément cela qui est essentiel en moi : la haine du repos. Ce qui est établi m'est odieux . Mon esprit n'est que mobilité tandis que les leurs sans inquiétude n'ont qu'à peine changé de pâture . Penser pour eux c'est faire l'inventaire de ce qu'ils voient mais ce qu'ils voient n'a pas en eux de résonnance. Ce sont des corps vides et qui ne vibrent pas .

J'aime mieux Pinh le fou du temple . Il n'attend pas que les choses viennent à lui . Sa fantaisie les crée. Il se jette sur elles et les absorbe .

En somme je reviens d'Angkor y ayant ranimé le besoin de me saisir par opposition aux autres - la passion jalouse de mon esprit et le désespoir de devoir m'abandonner de nouveau . Je cherche encore un moyen de me soustraire à ce ratage de ma vie trop heureuse . Je voudrais comme Nietzsche vivre sur une montagne loin d'un monde qui me soulève le coeur .

le notre des bois, son paddy et des sacs d'étain. Il a des-
cendu le Mékong, traversé les rapides, failli se perdre corps
et biens. Cette sorte d'aventure existe donc ici. J'aime
y songer. J'aimerais la tenter. L'idée d'un risque à cou-
rir me ravit. Mon esprit désire toutes les ~~XXXXXXXXXX~~
aventures et même en secret espère le danger. Je compare
mon mépris pour tous ces passagers repus qui viennent d'em-
barquer à Phnom-Penh avec mon goût du forestier d'hier. C'est
déjà, certainement cela qui est essentiel en moi : la haine du repos.
Ce qui est établi m'est odieux. Mon esprit n'est que mobi-
lité tandis que les leurs sans indolence n'ont qu'à peine
changé de posture. Penser pour eux c'est faire l'inventaire
de ce qu'ils voient mais ce qu'ils voient n'a pas en eux de
résonnance. Ce sont des corps vides et qui ne vibrent pas.
J'aime mieux Pinn le fou du temple. Il n'attend pas
que les choses viennent à lui. Sa fantaisie les crée. Il
se jette sur elles et les absorbe.

En somme je reviens d'Angkor y ayant ramené le besoin
de me saisir par opposition aux autres - la passion jalouse
de mon esprit et le désir de savoir de savoir m'abandonner de non-
veau. Je cherche encore un moyen de me soustraire à ce rata-
gé de ma vie trop heureuse. Je voudrais comme Nietzsche
vivre sur une montagne loin d'un monde qui me soulève le
coeur.

Il est vrai! J'ai peur du danger. Mais je n'aime rien tant que cette peur. Ce n'est pas le danger qui m'attire mais la crainte que j'en ai. Ainsi l'autre jour j'avais inconsciemment désiré de me perdre. Après m'être retrouvé mon exaspération ne m'a laissé qu'un plaisant souvenir. Seul le moment du danger fut pénible. Je suis lâche et téméraire.

Caractère général de l'art Khmer par opposition au notre - et peut-être de tous les arts orientaux : mêler la forme vivante à la forme architecturale dans l'édifice même (visages sur des tours - éléphants des portes etc..)

Et maintenant sur le spardeck de ce bateau qui me ramène à Saïgon - au milieu de l'assemblée des grandes manches à air qui ressemblent avec leurs têtes noires au bout de leurs longs corps tout droits à des fétiches de barbares, j'assiste à la tombée du jour.

Je songe aux temples dépossédés d'Angkor - aux dieux que d'autres dieux ont remplacé. Je voudrais qu'au fond de mon âme une semblable substitution s'effectue. Je songe aux forêts que le Mékong pendant six mois submerge sans les détruire.

Vivre dangereusement! J'avais oublié jusqu'au bruit de ces mots.

Il est vrai; j'ai peur du danger. Mais je n'aime rien
que cette peur. Ce n'est pas le danger qui m'attire
mais l'attente que j'en ai. Ainsi l'autre jour j'avais
inconsciemment désiré de me perdre. Après m'être retrouvé
mon assésation ne m'a laissé qu'un plaisir souvenir. Seul
le moment du danger fut pénible. Je suis lâche et téméraire.

*supplément
à un certain
compte*

Caractère général de l'art Khmer par opposition au
notre - et peut-être de tous les arts orientaux : mêler la
forme vivante à la forme architecturale dans l'édifice même
(visages sur des tours - éléphants des portes etc..)

Et maintenant sur le spardeck de ce bateau qui me
ramène à Saïgon - au milieu de l'assemblée des grandes man-
ches à air qui ressemblent avec leurs têtes noires au bout
de leurs longs corps tout droits à des fétiches de barbares,
j'assiste à la tombée du jour.

Je songe aux temples déposés d'Angkor - aux dieux
que d'autres dieux ont remplacés. Je voudrais qu'au fond de
mon âme une semblable substitution s'effectuât. Je songe aux
forêts que le Mékong pendant six mois submerge sans les
détruire.

Vivre dangereusement; j'avais oublié jusqu'au bruit
de ces mots.